Directeur : Antoine TURMO
Adresse : VIe Union Régionale C. N. T.
Bourse du Travail
Place Saint-Sernin
TOULOUSE (H.-G.)

ABONNEMENT
Annuel .. .. 20,00 NF
Semestriel .. 10,40 NF

ESPOIR

CNT AIT

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C. N. T. F.

N° 13 — 1er Avril 1962 — Prix : 0,40 NF

Editorial

LA PREMIERE ETAPE

UNE première étape vient d'être franchie. Le « cessez-le-feu » en Algérie met fin à une guerre que, pendant sept ans, le peuple français traînait comme un boulet à son pied.

Quelles seront les conséquences de cet armistice? Personne ne peut encore le savoir. Les militaires accepteront-ils la fin des hostilités qui, durant une longue période de l'histoire française, étaient la justification même de leur métier?

Tenteront-ils un coup de force, en métropole ou en Algérie? Voilà autant d'inconnues. Ils n'oseront pas essuyer en métropole un échec qui pourrait signifier le déclenchement d'une guerre civile. Telle est l'hypothèse vers laquelle penchent la plupart des observateurs. Mais en Algérie, sûrs de l'obéissance et de la sympathie non cachée des Européens, trop engagés maintenant dans une voie qui rend pratiquement impossible l'entente des communautés, il est fort probable qu'ils tentent quelque chose.

L'inconcevable maladresse russe vient de donner quelque poids aux slogans de leur propagande, si l'incroyable nouvelle de la reconnaissance « de jure » du Gouvernement provisoire de la République algérienne par le gouvernement soviétique est confirmée, quand on vient tout juste de signer un armistice et que les accords d'Evian doivent encore être ratifiés par la métropole et l'Algérie même. Cela donnera quelques arguments au général Salan pour agiter le fantôme d'une Algérie tombée dans l'orbite communiste. La diplomatie russe était considérée comme fort subtile. Si elle l'est, quel jeu joue-t-elle, alors, avec cette reconnaissance prématurée et qui — c'est le moins qu'on puisse dire — est assez inopportune?

Tout cela ne fait que confirmer ce que nous nous efforçons de faire entrer dans la tête de tous et que tout le monde semble soi-disant d'accord pour le croire : Jamais la vigilance des antifascistes n'a été plus urgente et plus nécessaire qu'en ces moments, qui ne sont nullement de détente, mais d'une tension extrême.

Et il ne faut surtout pas que le peuple français s'endorme et tombe dans le traquenard d'une confiance qui laisserait aux ennemis de la liberté les mains libres et qui permettrait ainsi l'entreprise liberticide qu'ils préparent de longue date. La paix en Algérie, si elle devient une réalité, peut amener, en plus d'un possible coup d'Etat de la part de l'armée mécontente, des problèmes multiples, que le pouvoir cherchera à résoudre, en sacrifiant surtout les droits, les conquêtes, le standard des travailleurs. Le fascisme peut passer aussi, aidé, non par la force armée, mais par les manœuvres, les concessions, l'acceptation de maux mineurs qui seraient, à la longue, aussi mauvaises que le mal d'une franchise brutale et non déguisée du fascisme.

La vigilance ne peut être relâchée et l'état d'alerte des travailleurs et des antifascistes en général doit continuer, car les jours à venir peuvent être fort sombres et semés de nombreuses embûches.

CENTRALISME OU FÉDÉRALISME

Le centralisme repose sur l'autorité d'un seul ou d'un appareil étatique selon les circonstances et la forme donnée à l'Etat ; il ne laisse à l'individu ni initiative véritable, ni responsabilité réelle, il tranche et ordonne d'obéir sans discussion ni réplique ; nulle adaptation, pour subtile et habile qu'elle soit, ne peut changer cela.

Qu'on veuille aujourd'hui, et un peu de tous côtés, dire qu'il est indispensable, je n'en crois rien.

Le centralisme n'a pas toujours existé et il est temps que son règne cesse, si on veut enfin rénover le monde et assurer la paix sociale de manière permanente.

Tous les Etats modernes se disent démocrates (sauf celui de Franco). Mais de quelle démocratie parlent-ils ? De la dictature du prolétariat. Le centralisme est une organisation de la vie, romaine par son origine, impériale par son comportement, et dictatoriale par nécessité de durer.

Actuellement toutes les démocraties qui subsistent dans le monde, fonctionnent sans s'en douter sur principe centraliste. Aucune n'est en mesure de résoudre pour cette raison capitale les problèmes qui se sont posés, problèmes dont dépend aujourd'hui le salut de tous les êtres humains.

On aperçoit chez toutes, les mêmes symptômes de décrépitude, d'incapacité et de dégénérescence. Chez toutes également on constate le même nationalisme, la même négation des vertus des autres peuples, le même impérialisme monstrueux, le même désir de jouir, la même incapacité à assurer les besoins des peuples. Pourquoi en est-il ainsi ?

Parce que, en violant les lois de la nature, on crée un monde artificiel, divisé en diverses catégories dominé par des hiérarchies, sans se rendre compte qu'il ne représente que du travail mort accumulé en quelques mains seulement au lieu de donner une prépondérance méritée au travail vivant, œuvre de tous et seule force créatrice en ce monde.

Si les sociétés actuelles, qui, dans tous les domaines, ne manquent pas de savants, voulaient analyser les concours qui les composent et appliquer à leur propre cas ce que ces savants enseignent en biologie, idéologie et physique par exemple, elles se rendraient facilement compte que depuis des siècles le monde est construit à l'envers et marche sur la tête, en équilibre instable, au lieu de marcher correctement sur ses pieds.

Mais pour équilibrer une société il nous faudrait revenir au fédéralisme libertaire d'origine populaire. Il comporte la notion de liberté et de responsabilité ; il a le respect de l'homme et considère que celui-ci est le seul et vrai composant social ; il comprend les aspirations et les besoins humains et ne se décrète pas.

Le fédéralisme exige que l'administration de la société parte de l'homme, passe par la commune ; puis de la commune à la région ; de la région à la nation enfin.

La commune est administrée par le conseil communal désigné par l'ensemble des habitants de cette même commune. Le nombre des membres du conseil est déterminé par les intéressés eux-mêmes. Le conseil qui administre au nom de tous la commune, se réunit périodiquement et ses délibérations sont publiques. Les conseillers doivent rendre compte de leur mandat entre chaque session, devant l'ensemble des habitants réunis en Assemblée générale. Cette dernière est absolument souveraine ; elle contrôle sévèrement la gestion du conseil communal, révoque et confirme les conseillers dans leurs fonctions, elle procède chaque année au remplacement par moitié des administrateurs communaux, afin qu'un certain nombre de conseillers soit toujours au courant de l'administration communale.

Le conseil de la Fédération régionale des communes est composée par un membre de chaque commune, or ces fédérations sont responsables du destin du pays.

Voilà une des possibilités d'obtenir la paix sociale pour toujours.

Jean GIL.

L'INDEPENDANCE FEMININE

Qu'elle soit révoltée ou anarchiste, qu'elle vive seule ou unie à un compagnon, la femme doit rester femme et rester elle-même. L'indépendance et le besoin d'affection sont nécessaires, l'un comme l'autre, à l'âme humaine. Il est parfois difficile de les concilier : je ne pense pas cependant que ce soit impossible.

La femme n'abdique pas sa personnalité en essayant de comprendre l'homme, de partager sa vie intellectuelle .Elle s'élève ainsi jusqu'à l'idée, ce qui est plus noble, assurément, que d'employer ses forces à empêcher l'homme de l'atteindre lui-même. S'il existe trop de femmes sacrifiées et réduites par l'homme au rôle d'esclaves, combien d'hommes sont, en revanche, abaissés, anéantis même, par une femme. Certes, ce n'est pas flatteur ni pour elles, ni pour eux. Mais c'est la vérité. Et toute vérité, si amère soit-elle, est toujours plus féconde et plus efficace qu'une illusion qui console.

Chercher à comprendre un homme, génie ou simple mortel, ce n'est pas, heureusement, « se mettre à genoux devant lui » et se laisser absorber par sa personne. La femme devenant le « reflet de son homme », sa servante intellectuelle, son double vivant et pâli, rien n'est plus ridicule, ni plus odieux. Mais ils peuvent être très dissemblables et s'aimer beaucoup .La diversité des caractères, des goûts, des idées même, n'engendre la haine et la jalousie que dans les cerveaux étroits ou dans les cœurs étriqués. Chez des natures généreuses et intelligentes, la variété assure au contraire l'affection mutuelle; elle évite la monotonie par une activité sans cesse renouvelée des éléments contraires.

Pourquoi la femme ne pourrait-elle rester « elle-même » qu'en soutenant une lutte acharnée contre l'homme ? Ne peut-elle satisfaire ses aspirations personnelles qu'en bataille quotidienne et tenace, qui transforme la vie commune en un enfer perpétuel ? Où croit-elle manifester son indépendance en « débinant » son mari, comme le font mes voisines aussitôt qu'elles sont réunies sur le palier ? Vraiment, c'est une manière bien mesquine d'affirmer son « moi ». Il serait peut-être plus courageux, plus difficile sans doute, mais plus franc, d'exposer loyalement ses griefs à son compagnon, lui dire ses vérités, défendre hautement son indépendance et ses idées propres, lui tenir tête enfin, que de former avec ses amies, ses parents ou ses voisines une ligue plus ou moins secrète qui n'aboutit, dans chaque ménage, qu'à détruire l'affection, la confiance réciproque, tout ce qui aurait pu subsister de l'amour primitif. Car il faut à l'amour une atmosphère limpide de sincérité. Chaque chose qu'on se cache, c'est une pierre que l'on apporte au mur qui vous sépare bien vite. Abolir le mur, cela n'implique pas que les deux jardins soient désormais cultivés d'une manière identique, au contraire. Mais ils seraient toujours visibles l'un à l'autre, on en échangerait, dans une joie toujours nouvelle, les fleurs ou les fruits. C'est ce que j'appelle « se comprendre ». Serait-ce donc une utopie que cette chose si simple ?

Oui, je sais. On me dira que je parle ainsi, sans expérience, avec l'enthousiasme et la foi de la jeunesse. On me dira, on me l'a dit déjà, que ma confiance passera, que les souffrances et les déceptions la feront s'effriter chaque jour un peu plus, et qu'alors, devenue sage sans doute, je maudirai, comme les autres, la vie, ses illusions, ses amertumes. Mais qui donc affirmerait, sans en douter un peu lui-même, que la jeunesse n'a pas cent fois raison sur l'âge mûr, l'enthousiasme sur les froids calculs, et l'amour sur la haine ? Qui n'a pas eu foi, ne serait-ce qu'une heure dans sa vie, dans la bonté des choses, dans la supériorité et le triomphe éternels de la justice et de la vérité ?

Je songe à Lecoin en écrivant ces lignes. Qu'il me pardonne de le nommer ainsi. Il est parmi nous un exemple vivant de ce que peut accomplir une conviction profonde, du courage invincible qu'elle procure. Isolé, obscur, au fond de sa prison, il lutta quand même. Il lutta pour la justice. Il lui sacrifie sa santé, il saurait comme Cottin, Germaine Berton, tant d'autres lui sacrifier sa vie. De tels sacrifices ne

(Suite en page 2.)

Dans le meilleur des Mondes

PETITES NOUVELLES DE PARTOUT

LES CANDIDATS AU SOVIET SUPREME : 99,43 % DES SUFFRAGES

Moscou, 20 mars (A.F.P.). — Les candidats au Conseil de l'Union et au Conseil des nationalités (les deux Chambres du Soviet suprême de l'U.R.S.S.), ont obtenu respectivement 99,43 et 99,14 % des suffrages exprimés, a annoncé hier soir l'agence Tass.

Surprenant ! A qui sont donc allés les 0,57 et 0,86 % de suffrages restants ?

⁂

SUSINI A MADRID : « JE NE SUIS PAS FASCISTE. JE SUIS SOCIALISTE ».

New York, 20 mars (dépêche « France-soir »). — *Dans le cadre d'une enquête effectuée dans les milieux O.A.S. réfugiés en Espagne, un envoyé spécial du « New York Times » a interviewé Jean-Jacques Susini, ancien inculpé du procès des barricades en novembre 1960.*

« Je ne suis pas fasciste, je suis socialiste » : telle est la surprenante déclaration faite au journaliste américain par l'un des chefs de la rebellion de 1960 qui, au procès des barricades, avait fait avec passion une profession de foi fasciste.

Peut-être M. Guy Mollet pourrait-il éclairer ce journaliste quelque peu dérouté par les déclarations de Susini.

⁂

UN ECRIVAIN SOVIETIQUE ARRETE :

Il avait publié son roman en Occident

Un écrivain et sculpteur soviétique, M. Mikhail Naritza, professeur à l'école des Beaux-Arts de Léningrad, a été arrêté le 13 octobre dernier parce qu'il avait fait parvenir en Occident le manuscrit de son roman : « Chant inachevé ».

Quel crime affreux ! Il est seulement comparable à celui que commit Jean Goytisolo.

⁂

EXPLOSION DE GAZ A DACCA : 55 MORTS

Dacca (Pakistan oriental). — *Cinquante-cinq ouvriers ont trouvé la mort, et 70 autres ont été grièvement brûlés par une explosion de gaz, alors qu'ils étaient occupés à forer un puits au Pakistan oriental, dans le distric de Sylhet, à trois kilomètres de l'Assam indien.*

Le pétrole qu'ils extrayaient, n'a pourtant pas brûlé les actionnaires de la Compagnie exploitante.

⁂

UN CRANE DECOUVERT AU COURS DES TRAVAUX DE REFECTION DU 10 DOWNING STREET A LONDRES

Londres. — Le crâne d'un jeune homme décapité il y a quelque 250 à 500 ans, a été mis au jour durant des travaux de réfection effectués au Dix Downing Street, à Londres, résidence officielle du premier ministre.

Le crâne, qui porte les marques de nombreux coups de hâche, a été découvert, apprend-on aujourd'hui au ministère des travaux publics, dans un sous-sol situé à quelques mètres de l'entrée.

Etant donné l'ancienneté de la décapitation, on ne peut supposer qu'il s'agit du crâne de M. Anthony Eden.

(Suite en page 2.)

COMMENTAIRES

DE REDACCION

CASTRISMO Y PERONISMO

HE aquí, por desviación de los problemas y por catalogación precipitada de los hechos y de los hombres, la denominación dada a dos movimientos, cuyas características van perfilando el complicadísimo panorama de América.

En la Argentina, el peronismo ha ganado una batalla. La ha ganado contra las insuficiencias y los errores de un conglomerado que, no superando en materia económica y social cuanto había hecho la demagogia peronista con su famoso justicialismo, ha permitido que las masas obreras volvieran constantemente los ojos hacia un pasado que resultaba, para ellas, mejor que el presente.

Es preciso contemplar de cara los dos problemas: si la C.G.T. argentina; si las masas obreras platenses han dado sus votos casi en masa a los amigos de Perón, es porque Frondizi ha fracasado en toda la línea y porque la revolución política que arrojó a Perón del Poder ha sido una maniobra de los militares, de los financieros y del clero, que negaron su concurso al marido de Eva en el momento en que éste se empleó contra ellos.

Al peronismo sucedió en la Argentina una especie de filo-fascismo disfrazado, que estuvo constantemente zarandeado por los unos y por los otros. Los trabajadores, por embrutecidos que estén, si siguen al peronismo es porque los que le sucedieron ninguna solución han aportado a los problemas económicos argentinos. Nada han hecho por favorecer la expansión y difusión de las ideas susceptibles de arrancar a los obreros al espejismo justicialista. Ahí están las persecuciones contra los militantes de la F.O.R.A. y cuanto se ha hecho por abortar todas las huelgas y reclamaciones de mejora.

Lo curioso del caso será que ahora Perón y sus amigos, empujados por las mismas consecuencias de su triunfo, están obligados a mantener una posición demagógica. Si hoy se habla de castrismo, cada vez que surge un movimiento de huelga o de protesta no importa en qué país de América, veremos ahora en la Argentina un movimiento en más de un punto semejante al castrismo.

Simultáneamente con el caso argentino, se han producido los acontecimientos revolucionarios de Guatemala, ahogados en sangre, como la protesta de los campesinos peruanos que comentábamos hace unos días.

Inmediatamente, la agitación guatemalteca ha sido calificada de castrista. Una vez más, se ha adjudicado a los comunistas la dirección política del movimiento. Sin embargo, en Guatemala hoy, como ayer en el Perú y mañana en Nicaragua, la agitación social no cesará de producirse. Cuando despiertan los pueblos negros, sacudiendo la cadena del colonialismo y formulando aspiraciones de mejora que no pueden desoír los gobiernos porque se rubrican con la sangre y la protesta, ¿es posible que el mismo fenómeno no se produjese en ese universo casi increíble que es el de las clases humildes de la América latina?

Son todavía hombres y masas en ebullición y en formación de conciencia. Seguirán muchas veces a falsos pastores — caso Perón en la Argentina — y tantos otros casos. Pero el fermento de la protesta, el despertar a nuevos conceptos de la vida, el deseo de mejora y de justicia, eso es algo irreversible y contra lo que nada podrán todas las dictaduras presentes.

Si ellas pudieron ser eficaces en el pasado, no pueden ya serlo ahora. Cuba pasó sin interrupción de Machado a Batista. Ahora está bajo la hipnosis castrista. Pero lo que nadie puede negar es lo que ha representado la intervención del pueblo en la epopeya del movimiento 26 de Julio. La Argentina pasó de Uriburu a Justo y de Justo a Perón. El peronismo tuvo la habilidad de prometer mucho y de hacer algo en sentido social. Hoy no se desvanece lo hecho por Perón con las vagas promesas y la inoperancia de Frondizi.

En el Perú, en Bolivia, en Guatemala, en San Salvador, en Nicaragua, en toda la América más pobre, más atrasada, más sometida, el despertar de los indios es un hecho histórico, contra el cual nada puede toda la propaganda dirigida a ahogar la justicia de sus reivindicaciones, cubriéndola con el manto de la supuesta agitación comunista.

Lo que cabe, lo que debería ser la misión de los anarquistas y de los sindicalistas residentes en América, es orientarles, dar un contenido a su lucha, una finalidad revolucionaria y libertaria a su protesta. Trabajo al que se han dedicado algunos abnegados luchadores, como Liber Forti. Pero son pocos para este trabajo inmenso.

¿Dónde están los Flores Magón, los Práxedes G. Guerrero, los Librado Rivera, los González Prada? He aquí nuestro drama y la falla de nuestro movimiento en América.

ARMAND,
REFRACTARIO Y SENSUAL

Si, en la hora suprema; en esos instantes en que el mundo circundante del individuo debe de ir diluyéndose como empañado por la niebla, consigue unos momentos de serena lucidez, aliviado o exento del sufrimiento físico, es posible que el moribundo llegue a efectuar un raudo examen retrospectivo. Lo justo para hacer, en examen de conciencia, el balance de toda una existencia. Intuir si se ha estado satisfecho o no de la vida. Es, en caso afirmativo, cuando toma realce el conocido aforismo italiano: «Un bello morire tuta una vita honora».

El fallecimiento de Emile Armand, no nos ha sorprendido. Cuando sabemos que un hombre lleva sobre sus espaldas noventa años, se saca la consecuencia de que el desenlace no puede hacerse esperar. Incluso el afectado, con toda serenidad, es lógico que lo espere de un día a otro.

¡Noventa años de existencia están ya fuera de lo común! Pero más insólito aún resulta que, hasta el día postrero de una tan larga vida, el individuo amando un ideal, como el anarquista, haya proseguido la labor apreciada. Al parecer, poco antes de morir, Armand corregía pruebas de los escritos que le insertaban en la revista, «Défense de l'Homme» .Cuando comprobamos que los hay que, en la edad proyecta, manifiestan, a la par que el cansancio físico, lo que es peor: el cansancio mental, encantaba la vivacidad de espíritu de ese hombre que, en realidad, tenía más que muchos otros, motivos para sentirse fatigado, cansado de los encontronazos de la vida, de las decepciones, de la infidelidad de supuestos amigos, siempre en la tarea, siempre alerta, seguro de sí mismo, y abriendo, en el terreno de las ideas, surco adelante.

A lo largo de la vida, uno ha conocido multiformidad de caracteres; individuos con distinta propensión temperamental. En algunos, la ancianidad les hacía ya chochear. Compañeros con toda la bondad, y lo que es de mayor realce: la consecuencia en el ideal. Pero su visión de la vida era limitada; no tenían la ventana abierta cara al infinito... No tenían ANTENA puesta a las palpitaciones del mundo. Armand era todo lo contrario; poseía inquietud de espíritu, como el clásico, sentía la divisa de nada humano serle ajeno.

Hace tres o cuatro años, fué la última vez que ví a Armand, en París. Asistí a una de las reuniones que celebraban en un café de la Plaza de la Bastilla. Presidía una charla que daba cierto melenudo, ensalzando el vivir en comunidad dentro de las órdenes religiosas. Armand daba la sensación, por su accionar lento, de llevar el peso de un buen fajo de años. Pero su mirada no había perdido el sesgo penetrante, no había perdido la expresión irónica, que nos era familiar a los jóvenes, «armandistas» o no, que acudíamos a las «causeries» quincenales, organizadas por los Amis de «l'en dehors » en la « Ville Lumière». En la charla a que me refiero, Armand, impasible, casi como adormilado, dejó que tras del conferenciante, hablaran unos y otros. Con alguna extensión hizo el resumen del debate. Puntualizó que todo era relativo. En el orden histórico, y empezando por señalar las luchas entre comunidades religiosas en la edad medioeval, concluyó por señalar, ya dentro de la actualidad, unas trapatiestas habidas en un convento de frailes de Italia y en el determinado sector de los monjes del Tibet.

Una vez más, pude comprobar que el pasado y el presente le eran familiares.

Nada como el tiempo y las enseñanzas que nos prodiga, enriquecen la experiencia, que es, en definitiva, lo que cuenta. Como estimaba Tarrida del Mármol; como explicaba Max Nettlau, a la postre he adoptado el «anarquismo sin adjetivos». Y es que he visto «comunistas libertarios», aferrados a un egoísmo exacerbado, e «individualistas» de un corabón sensible, abierto a toda ayuda. También ha comprobado uno el caso opuesto. Y sobre todo, el constatar que unas veces se es INDIVIDUALISTA y otras COMUNISTA LIBERTARIO. De ahí lo aconsejable de quedar, simplemente, en anarquistas, sin más adjetivos.

Por lo menos en el pensamiento, puerta abierta a toda posibilidad, Armand se inclinaba por todo lo sensual, en sus múltiples facetas. « Mille chevaux à mon char ! » titulaba uno de sus artículos de « l'en dehors ». La metáfora era clara: los «caballos» representaban las diversas sensaciones, susceptibles de hacer vibrar los sentidos. De por sí, ello constituía formidable alegato en favor de la plena libertad .En realidad, correspondía dejar su parte a los sueños de poeta. Porque en Armand había madera de poeta. Tenía escritos muchos versos. En algunos, alentaba la concisión, el fondo de evocación, y la melancolía de un Verlane. Eran los mejores. Otras veces caía en ese defecto, peculiar en algunos compañeros en hacer SOCIOLOGIA RIMADA.

Rebelde, refractario en la más amplia acepción de la palabra, consideraba que el anarquismo ha de ser conjugado en presente. Un anarquista no debe acudir al cuartel, para que, evidentemente, el Estado se sirva de él como si fuera un monigote. Un anarquista no ha de dejarse explotar, en tanto que asalariado. Y tomando cada uno de los que llamaba Ibsen: «puntales de la sociedad», evidenciaba cuán incompatibles eran con el individuo anarquista.. Sabía lo que era la cárcel: lo que representaban las molestias policíacas.

Se puede, o no, discrepar de algunas tesis de Armand. Pero hay que reconocer que fué sincero y consecuente con las ideas que, en folletos, periódicos y libros, ha dejado expuestas. Su obra: «L'Initiation individualiste anarchiste-», que el amigo Ugo Fedeli tradujo, no hace mucho, al italiano, es una verdadera cantera de ideas ácratas, buena parte de ellas con sentido original y contenido modular.

Publicó una serie de periódicos y revistas, destacando: «l'En dehors» y «l'Unique», donde, aparte de sus trabajos y de los colaboradores conocidos, como Lacaze-Duthiers, Devaldès, Camilo Berneri, «Ixigrec», etcétera, descollaba una selección de artículos selectos, que traducía de revistas de prestigio intelectual, editadas en diversos países, pues Armand conocía varios idiomas. Tradujo al francés, y publicó en folletón en las páginas de «l'En dehors», la novela de Federica Montseny, titulada: «El hijo de Clara». De Emilio Gante, publicó, ampliándola con múltiples datos de primera mano, la obra: «Famosas prostitutas y grandes libertinos».

Tuve asidua correspondencia con Armand durante el período revolucionario del 1936. Me encontraba en Barcelona. El me escribía desde París. Se interesaba vivamente por todo cuanto eran realizaciones libertarias, por vía de asociación, al margen, por supuesto, del Estado y del capitalismo.

Su concepción filosófica de las ideas no era de tipo revolucionario. Pero comprendía que, con un adversario duro, brutal, y además estando, como estábamos, a la defensiva, no se podía andar con requilorios, predicando filosofía barata. Comprendía que era menester pegar fuerte y acudir a todos los recursos violentos. De ahí que se alegrara cuando constataba que se le daban recios golpes al fascismo. Y, moralmente, el hombre sufrió al comprobar el resultado de la contienda.

Tengo ante mi vista el volumen de versos de Armand que lleva por título: «Ainsi chantait un «en dehors». Al final del libro su autor puso un «proyecto de epitafio». Dice así: «Si se me pidiera qué inscripción quisiera que figurara sobre mi tumba — si es que el lujo de reposar en una tumba me fuera concedido — respondería que deseo dormir mi último sueño en una tumba cualquiera. Si mis amigos insistieran, he ahí el epitafio que me complacería grabaran en la piedra recordando mi nombre:

« Il vécut.
Il se donna.
Il mourut inassouvi. »

Vivió. Se entregó. Murió insatisfecho. ¡Buen epitafio para un idealista que supo luchar, que buscó, en lo posible, los goces de la vida: y que, hasta el fin de sus días, mantuvo la inquietud espiritual!

FONTAURA

L'INDEPENDANCE FEMININE

(Suite de la page 1.)

sont pas, ne peuvent pas être une diminution de l'individualité.

De même, la femme de Carlyle ne se trouvait pas mutilée ni anéantie par le soi-disant sacrifice de sa liberté au compagnon de sa vie. Il eût été obscur et inconnu de tous qu'elle l'eût aussi bien suivi dans sa retraite, parce qu'elle l'aimait. Et l'amour ignore les calculs, les inégalités sociales de force ou d'intelligence : il transporte deux êtres dans un monde créé pour eux seuls, où il n'y a ni inférieur, ni supérieur. Aimer ainsi, c'est peut-être ressembler « à une oie », mais alors les oies sont bien rares, car l'amour véritable est le privilège d'un tout petit nombre d'élus.

Si un jour cet amour s'éteint, ou qu'on s'aperçoive, comme il arrive si souvent, qu'on s'est trompée, qu'on avait cru à l'amour, mais que ce n'est pas lui; lorsqu'à la lueur des événements on comprend enfin que celui qu'on aimait est absolument indigne de soi, qu'il ne mérite pas la tendresse qu'on lui donne et qu'on ne pourra jamais le transformer; plutôt que de s'évertuer à renouer la vie commune dont les liens sont brisés pour toujours, il vaut mieux reprendre son indépendance propre, et sans arrière-pensée, sans rancune, ni violences, demeurer la rebelle qui préfère vivre solitaire que d'accepter la contrainte conjugale, même tempérée par l'habitude. Rester enfin l'indépendante qui réclame « tout ou rien », et, semblable à la Nora d'Ibsen, refuse de partager un seul jour la vie d'un homme qu'elle n'aime, ni n'estime même plus, et préfère les angoisses et les privations de la solitude à un bien-être matériel qu'elle n'acquerrait désormais qu'au prix d'un mensonge.

UNE REVOLTEE

Dans le meilleur des Mondes

PETITES NOUVELLES DE PARTOUT

(Suite de la page 1.)

IL AVAIT OUBLIE SON MARIAGE POUR LE FOOTBALL

Lisbonne, 20 mars (Reuter). — *Lorsque Sofia Dos Santos eut attendu pendant un bon moment son fiancé à l'église de Valongo (Portugal), où devait avoir lieu leur mariage, dimanche, elle envoya ses invités à sa recherche. On retrouva le marié, José Gonzalves Greire en train de disputer un match de football : il avait oublié que la cérémonie avait lieu ce jour-là.*

Voila encore un « mordu » du foot-ball... Il y en a qui sont capables d'oublier une conférence ou une assemblée, mais aller jusqu'à son propre mariage...

⁂

Paris. — MM. Ahidjo, président de la République du Cameroun ; Tsiranana, président de la République malgache, et Sylvanus Olympio, président de la République du Togo, sont arrivés hier à Orly.

Ah ! C'est grand, c'est généreux la France !

⁂

LE POLICIER ROUVE REVOQUE PAR PAPON, HONORE PAR LE CONSEIL GENERAL DE LA SEINE

« Je continue d'affirmer qu'il est impossible d'opposer la police parisienne à la population lorsque celle-ci demande qu'on lutte contre la subversion », a déclaré M. François Rouve, secrétaire des syndicats de la police parisienne, récemment révoqué par le préfet de police et qui recevait, à midi, la grande médaille de vermeil du département de la Seine.

Le président du Conseil général, M. Dardel, a exprimé à M. Rouve les félicitations de l'assemblée départementale pour son action en vue d'éviter, le 19 décembre dernier, entre les manifestants et le service d'ordre, « un heurt que seul pouvait souhaiter le terrorisme le plus fanatique et le plus abject qui ait jamais sévi dans notre pays ».

De nombreuses personnalités étaient présentes, parmi lesquelles M. Jules Moch, ancien ministre de l'Intérieur.

D'après les dernières nouvelles, ce M. Dardel aurait été, à son tour sanctionné par M. Frey...

⁂

LA PREMIERE BOMBE CHINOISE EXPLOSERA-T-ELLE CETTE ANNEE ?

La Chine communiste procèdera à son premier essai nucléaire avant la fin de l'année. C'est ce qu'affirme l'agence de Sécurité publique du gouvernement japonais sur la foi de « personnalités chinoises » non désignées.

Vraiment, ce cher Mao ne pouvait rester en panne dans la course atomique...

Après la bombe française, la bombe chinoise. C'est ce qu'il y a de mieux pour garantir la paix du monde.

REPORTAGES

XIX - CHINA, hoy

Por Víctor GARCIA

La salida de la producción, está asegurada porque toda ella va dirigida al Centro de Exportación, quien establece costos y precios. Es el Centro de Exportación el que se encargará de encauzar la venta de los objetos de arte de marfil y jade, procurando burlar el embargo estado-unidense e introduciendo la mercancía en Hong Kong, donde los comerciantes extienden certificados de procedencia local o de Formosa a los turistas americanos.

El Seguro Social está también funcionando, y tanto para accidentes como para enfermedad. Con respecto a la jubilación, esta clase de actividad, me dicen, el artesanado artístico, obliga al estudio individual de cada caso, ya que el artista se hace a base de años y lo más corriente es localizar a los excelentes tallistas entre los ancianos y no entre la gente joven. Se trata, pues, de tener presente la decadencia productiva del anciano más que la edad propia.

♣

Los lugares que Shanghai ofrece al visitante como «landmarg» de la ciudad, son relativamente pocos. Desde la terraza del Hoping Hotel, situado en el Wai Tan (The Bund) encarando al puerto, se obtiene una visión general de la ciudad, en la que los barrios obreros extremos se confunden con una atmósfera turbia que limita extraordinariamente el horizonte. La parte vieja de la ciudad, con casas de cuatrocientos años y un pabellón de té situado en medio de un estanque de agua verdusca y al que se llega a través de un puente zigzagueante; el templo taoista de la ciudad donde se adoran a varios dioses y al de la ciudad propiamente: Chin Yu Pai, el jardín de Yu, construido durante los Ming, es una zona interesante también. El buda de jade midiendo un metro y veinte centímetros de alto, en el interior del templo Yu Fu, es, por lo grande de la piedra, de color ligeramente verde, una obra única y es dudoso que en el mundo exista un jade de parecido volumen.

SOOCHOW

A unos ochenta kilómetros, aproximadamente de Shanghai, hacia el oeste, a orillas del lago Tai, se halla la bonita ciudad de Soochow. Varias dinastias hicieron de ella una ciudad residencial, desparramando en la construcción de las quintas y los pabellones una fastuosidad muy pocas veces complementada de genio creador y de originalidad. Los jardines, situados en el interior de los palacetes, reunen ciertos encantos y su nombres son significativos; uno de ellos se llama «Deseo de Permanecer», otro, en cambio, lleva el nombre de «Políticos estúpidos». Soochow es una ciudad risueña, con el simpático empedrado de adoquines desiguales. En su plaza mayor hay siempre animación, una animación azul, con el fondo de su templo taoista, ocupando toda una parte de la misma. La saturación del comercio llegó a tal extremo, que tuvo que prohibirse terminantemente la presencia de los vendedores ambulantes y la de aquellos establecimientos que llevaran menos de cien años en la plaza.

A los «gourmets» siempre les esperará una buena sorpresa en Soochow: el cangrejo que sirven en sus restaurantes.

La montaña de Tien Ping, con sus piedras erosionadas y enfiladas hacia el cielo, y el templo de Ling Yeng, célebre por haber vivido allí una de las cuatro bellezas clásicas de la historia china, la hermosa Shi Szu, que provocara la caída del reino Wu, y la Colina del Tigre, donde se cree que están enterrados los restos de Ho Lu Wang, el fundador de Soochow en 484. son otros tantos lugares que justifican sobradamente llegar hasta esta tranquila ciudad del Kiangsu.

Soochow, junto con Hangchow, han originado un decir popular en China: «En el cielo el paraiso y en la China Soochow y Hangchow».

HANGCHOW

Hangchow se halla a 186 kilómetros al sur de Shanghai y es la capital de la provincia de Chekiang. Es la célebre Quisai de Marco Polo, corrupción de King Sze (La Capital) y que nuestro veneciano traduce como «la cittá del Cielo». Marco Polo quedó enamorado de Quisai: «ella é la piu nobile cittá del mondo e la migliore» le dicta a Rustichello cuando entre ambos recopilan «Il Milione». Su entusiasmo no tiene continencia. Afirma que los habitantes de Quisai se creen en el paraiso, que su perímetro alcanza a cien millas, que cuenta con doce mil puentes, numerosos canales y plazas, algunas de las cuales llegan a tener media milla de lado. Añade que sus habitantes «non fanno nulla di loro mano» porque todos son ricos, pero mantienen abiertas sus tiendas y establecimientos porque existe un decreto del emperador obligando a los hijos a continuar el mismo oficio que los padres, empleando por dicha razón mano de obra foránea.

La hospitalidad de los habitantes es perfecta y su amor a la paz único. No desean ver soldados de ninguna clase: «non voglione veder soldati, né quelli delle guardie del Gran Kan». Hace un gran elogio del amor a la higiene de los capitalinos que se bañan en agua fría en todas las épocas del año, «la qual cosa dicono essere molto a propósito della sanitá» y ello cuando en los antípodas, su contemporáneo Felipe el Hermoso, rey de Francia, se bañaba una vez al año.

Marco Polo, para darnos una noción aproximada de la actividad en los mercados de Quisai y la cantidad de carnes, pescados y legumbres que se compraban y vendían, nos asegura que cada día se consumía *cuarenta y tres sumas de pimiento* (9.000 libras). Estima, además, que la ciudad tiene 1.600.000 habitantes.

Después de la visita de Marco Polo, Hangchow adquirió nueva importancia con la construcción del Gran Canal, cuyo extremo meridional termina precisamente en la ciudad. La inferioridad portuaria que le da el Tsientang y la relativa proximidad de Shanghai, han ido apagando las pretensiones de King Sze y sus habitantes ya no suman ni el millón.

♣

Hoy en día la actividad productiva de la ciudad se bifurca en los tejidos de seda y en el cultivo del té. Hay una tercera actividad que alcanzará su pleno cuando el turista incluya a la China en su itinerario y es precisamente la industria turística. En 1956 terminaron de construir el Hotel de Hangchow, dominando, desde la altura donde está ubicado, el hermoso lago de la ciudad y alrededor del cual se hallan la mayoría de las bellezas que la ciudad piensa ofrecer a los visitantes.

Es un hotel construido de acuerdo con la técnica hotelera más moderna. Tiene 219 habitaciones y el comedor más grande de cuantos hoteles he visitado en China.

Muchas de las propiedades privadas, pertenecientes a enemigos del régimen, han sido intervenidas y en ellas se han acondicionado sanatorios a los que acuden enfermos de todas las partes de China.

A orillas del lago, está la tumba del general Yueh Fei, de la dinastía sureña Sung y, frente a ella, las estatuas de hierro fundido del primer ministro que lo envenenó: Ch'in Kuei y la de su mujer. Extraño proceder oriental el de erigir estatuas a los traidores y asesinos y colocarlas frente a la tumba de sus víctimas.

Tsui Chi cita los versos de un poeta que alude el hecho:

«¡Qué felices sois, montes azules
de guardar los restos del leal [soldado!
Mas ¿cuál es tu pecado, hierro, [que te obligue
a tener la forma de la traición?»

Siempre bordeando el lago, se llega al templo Lin Yin que data del año 326 de nuestra era, cercano a una colina literalmente esculpida de budas en todas las posiciones y dimensiones. La nota de belleza la da siempre el fondo del lago y las plantaciones de té que se encaraman caprichosamente colinas arriba. Uno de los tés más preciados de la China, precisamente, se obtiene en la orilla occidental del lago en el lugar llamado Valle del Pozo del Dragón, que es el nombre que se le da al té verde de referencia.

Bajo la Cruz del Sur

- RIQUEZA -

Se dice que la voz más veraz de un pueblo, son sus representantes u honorables diputados. Pues bien: de acuerdo con el proceder de sus honorables, Chile es un país millonario y hablar de pobreza y miseria es injusto; quien lo hace es porque ha perdido los estribos. Y si los hechos son los que mejor demuestran el sentido exacto de las palabras, veamos el siguiente y sabremos si lo dicho es o no verdad.

En la Cámara de Diputados fué votado y por unanimidad el aumento, en dos veces y media, del actual número de parlamentarios, proyecto que, de no haber sido rechazado por el Senado, la primera necesidad que habría suscitado hubiera sido la construcción de un nuevo edificio para el Congreso, porque el actualmente en uso no tiene capacidad para instalar a 300 o más diputados.

Unos representantes del pueblo que tranquilamente acuerdan semejante asalto a las arcas fiscales, tienen que ser personas convencidas de habitar en un paraíso parecido al de las famosas «mil y una noches», y debe parecerles cosa de locos que alguien pretenda que bajo su majestuosa efigie multitudinaria existan problemas sociales y económicos.

Por si lo anterior fuera poco, señalemos que el simple sueldo de un honorable diputado es de UN MILLON DE PESOS MENSUALES. O dicho de otro modo: cada uno de los doce meses del año, el país debe desembolsar UN MILLON por cada representante del pueblo, que son muchos, pero los cuales se sentirían felices de poder aumentar el número de colegas en dos partes y media más o sea: a TRES CIENTOS MILLONES DE PESOS MENSUALES el costo de la representación popular. (Y conste que aquí no tomamos en cuenta las otras «entradas» extra: los negociados, las componendas mayores y menores, los «buenos entendimientos» con los magos de las finanzas, etcétera). Naturalmente que de haberse salido con la suya se habrían sentido algo más «apretaditos», pero también más abrigados y reforzados, pues ya se sabe que las calorías dan fuerza y salud.

Si todos los honorables que se titulan del pueblo, fuesen de la «derecha» — como se dice respecto a los que pertenecen a las castas latifundistas, de la gran industria y demás grupos privilegiados —, y fuesen éstos los que con una serenidad tan digna de mejor causa proclamasen la necesidad de tamaño aumento representativo, quizás pudieran en parte disculparse, pues se sabe que con las tan cacareadas «derechas políticas» no hay nada que hacer. Pero resulta que no se trata sólo de las «derechas», sino que son también las «izquierdas» quienes han formado la mencionada unanimidad en la votación que nos ocupa. Y no se olvide que en estas «izquierdas» participan, en gran número, los «representantes de la clase trabajadora», como los kamaradas bolcheviques, socialistas, socialcristianos, democráticos, etc. Derechistas e izquierdistas, todos a una, como en Fuenteovejuna, defendieron el aumento de colegas. Así da gusto que se manifiesten los honorables, para que no haya mal pensados que aseguren y propaguen su falta de sensibilidad social.

Alguien puede creer — ¿por qué no? —, que con tales representantes, el pueblo no tiene problema de ninguna especie. Puede, sin reticencias, prestar completa atención a sus promesas de bienestar, progreso y todo lo que con tanto talento y rectitud acostumbran ofrecer a sus representados. Lo que ellos necesitan es tiempo para subir junto al pueblo más y más; que el pueblo confíe y la cosa pública marchará a las mil maravillas. El Estado es la mágica solución para todos, y, en ocupando puesto entre los que gobiernan, la existencia se desliza suave y agradablemente.

¿Quien le va siquiera a insinuar a un honorable que se juegue su millón — y lo que le cuelga —, en defensa de quienes le dieron el voto que le permitió escalar las altas cumbres de la riqueza y del poder ¿Lo haría, quizás, por amor al arte ¿O en defensa de su «ideal» político? Especialmente el amor al arte es un aliciente capaz de muchas extravagancias, según ha sido demostrado más de una vez. De manera que la esperanza no puede perderse fácilmente y los trabajadores seguirán confiando en sus «representantes», con la seguridad de que, tarde o temprano, les entregarán, en bandeja, no importa qué paraíso terrenal. Se impone el dejar hacer y aceptar como bueno todo lo que proceda de las claras mentalidades con tanto acierto elegidas y esperar. Bien dijo el filósofo: Lo último que debe perderse es la esperanza.

Por esta vez y gracias a la oposición del Senado, fué posible evitar un nuevo derroche de la abundante riqueza que nos abruma. Derroche de honorables y divisas con las cuales hacer frente a sus inagotables anhelos de bienestar personal. Algo se va ganando: no haberlo perdido todo. Porque si encima de lo mucho que se lamentan los que nada tienen — ¡qué injusticia más atroz! —, el comentado proyecto de los parlamentarios hubiera tenido éxito, hasta el pobre pan del pueblo habría recibido una nueva reducción, ya tan inaceptable a estas alturas que la rabia, la angustia y el odio habrían hecho andar la procesión por dentro, ya que por fuera — a la fuerza ahorcan —, las multitudes aparentan seguir haciendo el absurdo papel de comparsas circenses. Pero si los honorables han fallado esta vez, no por eso han de sentirse insatisfechos, ni abatidos :¿Cuándo para ellos fué mal año?

Javier de TORO

ALGUNOS DATOS CURIOSOS EN TORNO A LA VIDA Y LA MUERTE DE ULTIMO PIRATA DEL MEDITERRANEO

Considerando dignos de interés algunos detalles recogidos, a lo largo de nuestras lecturas, y relacionados con la vida y el fin de Juan March, los trasladamos a continuación a nuestros lectores.

Después del accidente de que fué víctima, y habiéndose producido la obstrucción de sus vías digestivas, siendo además imposible alimentarlo por vía intravenosa, a causa de la obstrucción también de este conducto por la arterioesclorosis de que estaba aquejado, su familia reunió en torno suyo a los mejores médicos del mundo.

En consulta fué llamado —y acudió desde Oxford, donde reside— el refugiado Dr. Trueta, republicano catalán muy conocido. He aquí como da la noticia el Boletín de Información de O.P.E.:

«El doctor Trueta, que llegó de Londres requerido para cambiar impresiones con sus colegas sobre el estado del señor March, ha coincidido en el reconocimiento y en la medicación con los doctores que desde el primer momento se han hecho cargo del señor March. El doctor Trueta es un médico catalán que, refugiado en Londres, prestó notables servicios durante la guerra mundial y llamó la atención por el éxito del denominado «método Trueta».

No sabemos qué admirar más, si la flexibilidad de los servicios policiacos del franquismo, que allanaron todas las dificultades de nuestro compatriota refugiado para llegar hasta el lecho de March, o si el espíritu abnegado del señor Trueta, que no vaciló en volar, para prestar el auxilio de su ciencia, a la cabecera de quien fué el peor enemigo de la República y responsable máximo de todas nuestras desgracias.

Sigamos transmitiendo cosas interesantes, o, por lo menos, curiosas:

«El señor March, que en un tiempo logró salir con bien de la acusación relativa a la muerte de otro contrabandista rival, se libró también más tarde del encono con que le persiguió la República: encarcelado en Alcalá, se fugó en compañía del director de la prisión, a quien señaló desde entonces una pensión equivalente al sueldo perdido y que no ha tenido alteración en tantos años, a pesar de la depreciación de la peseta, según aseguraba el Tebib Arrumi que estaba especialmente situado para saberlo.

Juan March ha muerto después de conocer el fallecimiento, hace unos días, en Nueva York, del financiero Heinemann, el hombre de la Sofina con quien el financiero mallorquín luchó tantos años en el asunto de la Barcelona Traction que, mediante una declaración de quiebra obtenida del juez de Reus, permitió a March, quedarse en subasta por diez millones de pesetas con todos los bienes de «la Canadiense».

Entre los numerosos rumores que relativos al famoso multimillonario circulan estos días, se dice que March no sólo fué comanditario de la Cruzada, sino que ahora costeaba parte de los gastos del pretendiente don Juan.»

Cerremos la pequeña información con un último detalle:

El sacerdote que administró al señor March «los auxilios de la religión», cuando los de la ciencia eran ya inútiles, fué el famoso padre Félix Garcia, al que en Madrid llaman «el puntillero», «pues siempre aparece en los últimos momentos de los personajes enfermos».

De paso, digamos que este mismo ilustre Padre Félix Garcia, fué el que confesó, administró los Santos Sacramentos y dió la bendición de Su Santidad al ex-anarquista Julio Camba.

¡Cuántas cosas debe saber el padre Félix, si todos sus clientes han hecho confesión general de sus muchas culpas!

COMITE de REDACTION D'« ESPOIR »
Directeur : A. TURMO
Secrétaire de Rédaction : F. MONTSENY.
Rédacteurs : P. V. BERTHIER, Edouard BRUNET, Et. GUILLEMAU.
Administrateur : M. CELMA.

Comentario

LA MENTIRA VISTE DE AZUL

EN muchas ocasiones, a la vista de los hechos que vienen produciédose, altamente reveladores de una desaforada carrera de irresponsabilidad personnal en el mundo de nuestros dias, me he preguntado, y pienso que ustedes coincidirán conmigo, ¿cómo es posible que el hombre obre cual obra y haga las cosas tan fuera de tino? sin que, ni por casualidad, haya dado una sola vez con el quid de ello, por lo cual siempre quedé sumido en la maraña de mi propia interrogante.

por **Salvador INIESTA**

Pero como nada se eterniza sobre la redondez de la Tierra, he aquí por donde, y cuando más ajeno se hallaba mi pensamiento a tal asunto, el diario «Ya», a través de sus columnas, me revela ese quid tan enigmático para mi, aliviándome ello del peso agobiante de mi preguntita, al no tener que formulármela más en lo que me resta de existencia, que, si no miente mi horóscopo, alcanzaré la bonita meta del siglo, para desasosiego y gran rabieta de cuantos agoreros predicen que ninguno de nosotros volverá a pisar tierra en España. Bien es verdad que esto a muchos del exilio no les da frío ni calor, porque como hace mucho tiempo que plegaron bandera y arrinconaron armas, para cuidar sólo de procurarse buena manduca, naturalmente, no piensan regresar a dar el lomo; son los que al levantarse cada mañanita bendicen la hora que se sublevó don Paco con toda su caterva de «azules». ¿Pero a mi y a otros como yo? vaya si nos importa volver, aunque sea en parihuela, pues, ¡no faltaba más! Si bien barrunto que no será en tal estado, y si muellemente acomodados en un vagoncito de ferrocarril llegaremos a España para asistir a los funerales del franquismo y echarle nuestra buena paletada de tierrecita.

Mas, ¿saben ustedes por qué el individuo hace las cosas tan fuera de lugar? pues muy sencillo, porque sólo utiliza medio cerebro en sus quehaceres, asi lo ha dicho recientemente el profesor de neurología e histología de la Universidad de Gotinga, el doctor Paul Glees, al manifestar: «La mayor parte de los seres humanos derrochan tontamente medio kilo de sustancia cerebral y trabajan —en el mejor de los casos— solamente con el llamado hemisferio cerebral dominante».

Asi se explica que, cuando ciertos «asuntos» son hechos perfectamente por quienes gozan de la facultad de servirse de sus dos hemisferios cerebrales, o sea, saben emplear a fondo los mil gramitos de intelecto almanacenados en sus «agraciadas» cabezas, el asombro invada extraordinariamente a toda esa gran parte de seres que «derrochan tontamente medio kilo de sustancia cerebral». Y es que, en verdad, hay «cosas» tan grandotas que no caben en la mollera de muchos, tales como, pongamos por caso, ¿a qué otra cosa ha de atribuirse sino al kilo de «entendimiento» de Su Excelencia, que «frente al déficit crónico en nuestra balanza de pagos, se ha obtenido este año un amplio superávit (palabras del Caudillo), que nos ha permitido cancelar los créditos del Fondo Monetario internacional y que las reservas de nuestras divisas alcancen una cifra doble de la que España tuvo en sus mejores tiempos»? Como se apreciará, ello no puede ser más «grandioso».

Pues bien, a pesar de que lo dicho por don Paco es absolutamente «cierto» y el asunto va «mejor» de lo que se cree, ya verán ustedes como saldrán algunos diciendo, que el crédito de 200 milloncitos de marcos, al 3.50 de interés reembolsable en veinte años, que Alemania federal ha acordado a España, cuyas formalidades crediticias fueron firmadas por Navarro Rubio, ministro de Hacienda del régimen franquista, y representantes del Instituto alemán de crédito en Francfort, el pasado febrero, niega la grandeza económica lograda por el Caudillo, cuando, solamente retrocediendo a los tiempos de 1935 y comparados con los presentes, bastará para convencerse de que no es grano de anis la grandeza económica conquistada por el Generalísimo, «con pulso firme y ánimo sereno». Además, que el tal crédito altamente «beneficioso» para el pueblo español, ha sido realizado a conciencia por hombres que también saben utilizar sus dos hemisferios cerebrales. Como asimismo, cuantos han volcado su kilo de entendimiento (inversiones extranjeras) en la España acaudillada. Veamos qué dice «Información Comercial Española», publicación que edita el ministerio de Comercio: «Cifra total de entrada en 1961, 37.472.801,00 dólares... El 80 por ciento de las inversiones de equipo-capital provinieron de Alemania, Francia y Holanda. Por lo que respecta a inversiones en divisas... la participación mayor provino de Estados Unidos (41,1 por ciento)». ¡Cuantas cosas explican estas sencillas cifras!

Por eso, para que siga «agigantándose» el poder económico de España, don Jesús Romeo, en la Escuela Superior del Ejército, afirmó: «El único cauce posible es el de un Poder firme y vibrante que va obligado... a desplegar la exigencia insobornable de su fuerza... En ella concurre el respaldo que garantiza indeclinablemente el futuro, la seguridad y la continuidad de nuestra supervivencia...».

(Amigo lector, ¿sabias que durante la guerra de España el entonces joven Kennedy visitó la zona «nacional» y a su regreso a Estados Unidos, declaró: «solamente el triunfo de Franco dará a España la paz y la tranquilidad?» Parece mentira; pero es verdad.)

Y pues la mentira viste de azul y los hombres de la República no eran de los del kilo de sustancia cerebral, don Carlos Seco, catedrático de la Universidad de Barcelona, en la conferencia que últimamente pronunció en la Universidad Internacional (Santander), cual corresponde a su apellido, dijo: «la alegria del 14 de abril parecía que, por fin, la España oficial y la España vital iban a encontrarse. Pe-

(Suite page 5.)

COLLABORATION

VACACIONES VERANIEGAS

Bien dice el adagio que el tiempo pasa volando. La prueba la tenemos constatando que de nuevo se acerca el período de vacaciones, las esperadas tres semanas que nos van a procurar el bien merecido descanso. Tres semanas que nos permitirán corto o largo viaje, que nos ofrecerán el placer del mar o de la montaña, que nos darán la oportunidad de abrazar a familiares y amigos y que podremos vivir plenamente en compañía de nuestros hijos, de nuestras compañeras, de nuestros padres. Van apuntando ya en el calendario las fechas que hemos escogido o que se nos han designado y el tiempo, con lo que vuela, no corre todavía como nosotros quisiéramos.

Pero si me decido a hablar de las vacaciones veraniegas, no es precisamente para referirme a cómo las pasaremos nosotros, aunque las desee perfectas, alegres y felices a cada uno. Quiero hablar de lo que estas vacaciones representan para el franquismo, para su economía decrépita, pues para el régimen español, vacaciones son sinónimo de turismo, y éste sinónimo de divisas. Divisas que permiten sostener la economía y el régimen y que, por vía de razonamiento lógico, juegan importante papel en la continuidad de la tragedia que vive nuestro pueblo.

Se cuentan por centenares de miles los turistas que atraviesan los Pirineos para pasar sus vacaciones en España, donde se trasladan en busca de sol, de un cuadro agradable y de condiciones de vida que estén al alcance de sus posibilidades económicas. Encuentran esto y mucho más; pueden deleitarse con las maravillas que en todos los órdenes les ofrece nuestro país, comprobar que no mentimos cuando hablamos de la generosidad y honradez de las clases humildes y darse cuenta, por poco que se esfuercen, de las tristes condiciones de vida en que se desenvuelven los trabajadores españoles. Comprueban también que los ferrocarriles no son veloces, que las carreteras están abandonadas, que los curas forman legión y que las fuerzas armadas son extraordinariamente visibles en un país en el que todo es «tranquilidad, confianza y bienestar». Pero los turistas regresan de España contentos, satisfechos de sus vacaciones y decididos, cómo no, a franquear de nuevo los Pirineos.

Y es así como un año, y otro año y cada año en número más creciente, el turismo ingresa en las arcas del Estado español buena parte de las divisas que le son indispensables para evitar la quiebra, procurándole los medios que le permiten sostener un sistema de gobierno que por su origen y sus características, debería merecer el repudio general. El pueblo español, por su parte, sigue privado de libertad, ha de hacer frente a sus necesidades con salarios de hambre y cuando se transforma en «turista», es para buscar en tierras extranjeras el pedazo de pan del que no le es posible disfrutar en su propio país.

Entre los centenares de miles dé extranjeros que pasan sus vacaciones en España, el porcentaje representado por obreros de todas las nacionalidades es elevadísimo, lo que permite afirmar que, en cierto modo, es la clase trabajadora internacional la que ofrece al franquismo una posibilidad de continuación. Es posible, casi diría seguro, que a ninguno de estos trabajadores se le ha ocurrido pensar que yendo a España fortalece el régimen allí imperante, que no tienen exacta noción de que con su actitud ayudan a mantener las cadenas que oprimen a nuestro pueblo y que cuando atraviesan la frontera, su única ambición, es la de pasar excelentes vacaciones en un país donde el costo de vida les ofrece posibilidades que difícilmente podrían encontrar, si no atravesaran los Pirineos. Por ello, el que tales posibilidades sean la consecuencia lógica de las miserias y privaciones que padecen los obreros del país, no es suficiente para detener la avalancha humana que en los meses de verano encamina sus pasos hacia los Pirineos, con el propósito de pasar en la «España de maravilla» un mes de tranquilidad y de merecido reposo.

Si la clase trabajadora internacional no adopta otra actitud, es muy posible que se deba a la circunstancia de que nadie, absolutamente nadie, haya intentado hacerles comprender que su proceder es contrario a los intereses del pueblo español. Que yo sepa, ni las internacionales obreras, ni los sindicatos nacionales, ni los partidos y otras organizaciones democráticas de los países occidentales, han emprendido ninguna acción destinada a poner de relieve que España es precisamente el país donde los obreros **no deberían pasar sus vacaciones.** Ni creo tampoco que las organizaciones españolas de la emigración hayan solicitado de organismos afines que adopten semejante actitud.

Me pregunto si ha llegado el momento de que pensemos seriamente en hacerlo, de que nos decidamos a requerir cuantas colaboraciones sean precisas para poner de relieve éste y otros aspectos del problema español, con la esperanza de que, dando a conocer a los obreros belgas, franceses, ingleses, daneses y otros lo que representan para el franquismo las divisas que con su ida a España le procuran, adoptarán una actitud solidaria y de boicot efectivo, organizando sus vacaciones después de haber decidido que no será España el país llamado a recibirles.

Ya sé que aunque consiguiéramos resultados extrordinariamente favorables, la disminución masiva del turismo hacia España no supondria la caída vertical e inmediata del régimen franquista. Pero se le crearía un problema, lo sería ya de por sí la actitud que a este respecto pudieran adoptar las organiazciones nacionales e internacionales de carácter democrático, y, por otra parte, las actividades propagandísticas que en este orden se desarrollaran, servirían para actualizar una vez más la injusticia de que es víctima el pueblo español, y las esperanzas que deposita en un porvenir que le asegure los derechos y el bienestar que el franquismo le arrebató hace un cuarto de siglo.

La solidaridad internacional para con el pueblo español, podría manifestarse mediante una acción propagandística que aconsejara a los obreros no pasar sus vacaciones en España, que les inculcara la idea de que, boicoteando los productos españoles de exportación, servirían los intereses de nuestro pueblo y que les inclinara a mantener estrecho contacto con los trabajadores españoles que en la actualidad se instalan en casi todos los países del oeste europeo, para hacerles comprender, mediante comparaciones útiles, la terrible responsabilidad en que se ha incurrido el franquismo en todos los órdenes de la vida ciudadana. Creo que Alianza Sindical sería la más indicada para plantear estos problemas y obtener la solidaridad internacional, sin olvidar que también a nosotros nos competiría colaborar decididamente en esta campaña.

A. TARRAGO

FEUILLETON « ESPOIR » Número 15

LA COMUNA
(LA COMMUNE)

Trad.: J. RUIPEREZ Ediciones C.N.T.

Por Luisa MICHEL

«Sus adeptos cubren el mundo: son filósofos, que tienen por precepto moral, la justicia, el derecho.

«Los compañeros son también hombres que piensan, reflexionan y obran por el progreso y la liberación de la humanidad...

«Los francmasones y los compañeros salieron de sus misteriosos santuarios, teniendo en la mano izquierda la rama de olivo, símbolo de la paz, y en la mano derecha la espada de la reivindicación.

«En vista de que los esfuerzos de los francmasones han sido tres veces rechazados por los mismos que tienen la pretensión de representar el orden, y agotada su larga paciencia, todos los francmasones y compañeros deben tomar el arma vengadora y gritar:

«¡Hermanos, en pie! ¡Que los traidores y los hipócritas sean castigados!...

«Hermanos en masonería y hermanos compañeros, no tenemos otra resolución que tomar como no adoptemos la de luchar y cubrir con nuestra égida sagrada el lado del derecho.

«¡Salvemos a París! ¡Salvemos a la Francia! ¡Salvemos a la humanidad!...

«¡Habréis merecido la patria universal, habréis asegurado la dicha de los pueblos para el porvenir!

«¡Viva la República! ¡Vivan las «Communes» de Francia federadas con la de París!»

Estos fantasmas estaban bien en su puesto, entre la reacción enfurecida y la revolución tratando de levantarse. Muchos combatieron como lo habían prometido y murieron bravamente.

Con frecuencia, en las largas noches de cárcel, volví a ver la larga fila de francmasones en los terraplenes, y trabajo me cuesta imaginarme a aquellos creyentes en el porvenir escribiendo, con arreglo a las historias a propósito para dormir en pie a Diana Vaughan, para tener una entrevista con Lucifer.

No cerraré este capítulo, principalmente anecdótico, sin hablar del asunto de la iglesia de san Lázaro y de lo del convento de Picpus.

En san Lorenzo, no sé qué circunstancia hizo descubrir esqueletos en una cripta situada detrás del coro. Este encuentro fué unido a siniestros rumores de antiguos habitantes del barrio. Un testigo ocular da esta descripción:

«El antro es un hemiciclo abovedado que recibiera luz por tres lumbreras, cerradas en una época reciente.

«Tres entradas, en forma de arcos, dan sobre la cripta; los esqueletos están, sin ataúd, en el suelo, sobre el cual se ha depositado una capa de cal.

«Cuatro están tendidos pie con pie, otros nueve en dos hileras, los pies del primero encima de la cabeza del segundo.

«Las mandíbulas están dilatadas como si hubiesen gritado en la suprema angustia,

«Las cabezas, casi todas dobladas de derecha a izquierda, conservan casi todos los dientes.»

Se inclinaba la gente á creer estas inhumaciones anteriores con mucho á nuestra época, al tiempo en que se enterraba en las iglesias, cuando un entomólogo descubrió allí un insecto de los que se alimentan de ligamentos: no podia haber vivido mucho tiempo sin comer.

La información, comenzada con gran deseo de conocer la verdad, no estaba terminada cuando Versalles hizo olvidar los esqueletos antiguos por el encuentro de cadáveres más recientemente sepultados sobre cal viva. El asunto del convento de Picpus es por el estilo.

En el **Monitor oficial** de la República, bajo la « Commune », encuentro esta apreciación, de un testigo ocular:

« Aun cuando haya creído siempre que el catolicismo congregacionista es capaz de todo, siempre me costó gran trabajo admitir las revelaciones acerca del convento de Picpus. Lo más sencillo era ir allá; y fué lo que hice.

» Fui recibido por el capitán del batallón, quien me demostró no había molestado en lo más mínimo á las hermanas, de las

INTERNATIONALE

UNA IGLESIA PARA EL KAISER

Sobre un costo total de 5,5 millones de marcos, se terminó en Berlín la construcción de una iglesia conmemorativa del Kaiser Guillermo. Según informaciones de prensa, «dos años y medio se han empleado en la construcción del nuevo templo que, situado en el centro de la ciudad, está integrado por una torre de base hexagonal de 52 metros de altura y una nave de planta octogonal». Dicha iglesia —obra del arquitecto Eiermann—, es una especie de moderna «maravilla» de acero, embutido por planchas de cemento de 2,70 metros cuadrados, con 25 orificios cada una, que han sido cerrados con ladrillos de cristal de distintos colores (más de 22.000 piezas en total), y que tiene cabida para 1.200 personas sentadas.

La iglesia se levanta en el centro de la ciudad —Berlín occidental— y en el mismo sitio que hasta ser destruida por la Segunda Guerra Mundial, ocupara la primera iglesia conmemorativa del kaiser Guillermo, que el emperador Guillermo II hiciera construir en memoria de su abuelo, hace la pequeña friolera de 66 años. Aún conserva las ruinas de su torre, respetadas por el arquitecto, según se dice, a pedido del pueblo berlinés.

Amo absoluto de una Alemania militarizada, el emperador Guillermo II estaba en su derecho —el derecho del más fuerte—, al ordenar la construcción de una iglesia en memoria de su abuelo —¡otro que tal!—. Disponiendo de la llave de la economía «nacional», lo menos que podía hacer era manifestar agradecimiento hacia quien le había facilitado, por la ley de la herencia, el ejercicio de su «ordeno y mando». Si los pueblos se intoxican estúpidamente, hasta el extremo de permitir, sin rebelarse, el despilfarro de sus energías en salvas «emperadoras» de tal naturaleza, poco se puede argumentar en contra de quienes se aprovechan de semejante estado de indignidad popular. Por otra parte, con la infinita cantidad de muertos en acción de guerra que pesaban sobre la conciencia del Kaiser Guillermo, justo era que su nieto —que en ese sentido también merecería una—, le erigiese la iglesia, donde los ensotanados le cantasen misas y sus aborregados súbditos rogasen a dios por su alma...

Lo que sin duda resulta sumamente forzado es el actual piadoso sentimiento del «pueblo berlinés» hacia la memoria de su antiguo amo. Esto causa desazón y da gana de hacerse el despreciativo, si no fuese porque no nos es posible dar crédito a los que aseguran que la iglesia fué reconstruida «a pedido del pueblo de Berlín», porque, de ser así, habría que reconocer que ese pueblo es inferior a los mismos cafres, pongamos por caso —y que los cafres nos dispensen la vulgar comparación: ellos pueden estar ciertos de que repugnamos las palabras vanas—. Pero, ¿no es obvio que el pueblo alemán, incluido el de Berlín, se compara con cualquiera de los pueblos cultos incapaces de besar las pezuñas que lo patean? Sin duda que en Berlín, como en todas partes, ciertas camarillas de mandones se adjudican el papel de «representantes del pueblo» y cuando ellos hablan o disponen algo, acostumbran apoyarse en el dicho ese...: «a pedido del pueblo». Y entonces resulta que toda canallada, toda acción de pésimo gusto o injusta, toda realización contraria a la natural marcha del progreso y la cultura, todo retroceso en suma, lo cargan sobre las espaldas del pueblo.

Construir una iglesia en memoria del kaiser, es lo mismo que derrochar la energía de un conglomerado humano con el fin de tener donde rezar y salir tramando la mejor forma de conducirlo al matadero, imitando así a las hordas nazis que durante la última guerra mundial vieron totalmente asolado su territorio, en represalia por sus innumerables crímenes de lesa humanidad.

En este asunto, como en otros muchos de igual o parecido jaez, los sacerdotes al servicio de todos los fanatismos religiosos —entre los que se destacan los vaticanistas—, se unen siempre a los jefazos gobernantes para hacer pasar gato por liebre a los desprevenidos. Cuando de construir iglesias se trata —ya conmemoren o no a emperadores—, ellos son capaces de pactar con el mismo diablo, pues saben que su comercializada religión ganará con cada uno de esos templos a los que atraerán a los fieles, para rendirles pleitesía a sus favorecedores. Y es por eso que la Iglesia —las sectas religiosas organizadas—, siempre han ido y marchan de la mano del que oprime. No importa cuántos desmentidos de doctrina involucre un hecho, para ellos es lo mismo, siempre y cuando el resultado de dominio y de divisas les rinda beneficio. ¿Que tienen que destruirse cien ciudades en una guerra fratricida? ¿Que con el culto a los guerreros sanguinarios, emperadores y «káiseres», dicha guerra se va haciendo poco a poco imprescindible? Que se haga. ¿Que morirán cien millones de «siervos del señor» en la conflagración? Pues que mueran, mientras la secta se afirme y se propague, aumentando con ello el fanatismo y la ignorancia, para que se sostenga el poder y la riqueza al servicio de una privilegiada minoría. Es la ley del embudo, con la agravante de que sus defensores nunca son los de la iniciativa maligna, los realizadores de actos cobardes o denigrantes, sino «los pueblos», siempre «los pueblos». ¿Hasta cuándo los enfermos de cinismo gozarán del derecho a lavarse las manos, como un Pilatos cualquiera?

Mal está que se haya construido en Berlín una iglesia en memoria de uno de los más feroces e inmorales militarotes que ha tenido la humanidad, cuya deuda de sangre con ella es tan elevada que bien merece la deshonra del olvido más completo; pero mucho peor es que los mentores de tal desaguisado a la estimación del pueblo berlinés, pretendan disculpar su responsabilidad frente al futuro, diciendo que no han sido ellos —sino él, «el pueblo»—, los nefandos autores de tan inconcebible extravío adorante.

Cosme PAULES.

La mentira viste de azul

(Suite de la page 4.)

ro... las elecciones del 33 confirman el desengaño del pueblo... como la influencia ya patente y marcada del comunismo. Desde este momento... los grupos que se niegan a aceptar la legalidad republicana, como el bloque nacional de Calvo Sotelo, la Falange Española de las Jons y el tradicionalismo (y el clero cerril y trabucaire. Total: todas las fuerzas «amantes» del progreso y de la libertad del pueblo español) muestran haber tenido razón en su repudio del democratismo republicano y al entrar en el plan de Mola dan un amplio sentido nacional al movimiento militar».

Claro que, como no se puede decir cuanto se merecen quienes así emplean sus dos hemisferios cerebrales, porque sus colindantes enseguidita echan la barredera, y, ¡zas! al saco, pues, a que te vas a incomodar, las cosas como vienen, se tienen que tomar.

LA FELICIDAD,
imperativo de la vida

No sabemos por qué razón existe el Universo, ni qué finalidad justifica su existencia. La respuesta que a esto nos da la teología, no se puede tomar en consideración, por no responder a un principio razonado, si no a la imaginación de cuantos quisieron contestar esta incógnita. Lo mismo, pues, ocurre con el hombre. Si éste fuera el instrumento creado por un Dios para determinada finalidad, cabe pensar que su creador le hubiera dotado de todas las cualidades que le permitieran de una forma eficaz llegar a su fin, pues no cabe duda que para realizar una buena obra es preciso buen material y mejor herramienta, a no ser que su finalidad, al ser creado, fuera para la destrucción de este mismo Universo, y a cuyo objetivo parece ser nos vamos aproximando; si esto fuera así, no dejaría de ser una monstruosidad y quien pudo concebirlo un monstruo.

Prescindamos, pues, de una hipotética finalidad divina de la existencia y vayamos mejor a justificarla por una finalidad real. La vida tiene dos imperativos: la satisfacción física y la satisfacción moral. Si hubiéramos sabido darles una interpretación racional a estos problemas, hubiéramos buscado en nosotros mismos su solución, y no en lo sobrenatural y metafísico.

Cuando el hombre ha satisfecho a esos dos imperativos, es cuando dice: ¡me siento feliz! Luego la felicidad consiste en la satisfacción plena y completa de los mismos. Tener dinero, gozar de buena salud, poseer la belleza, no pueden ser considerados solo como elementos básicos de felicidad, puesto que poseer todo eso equivale precisamente a ello, mil ejemplos lo atestiguan. La conciencia juega un papel importante en la conquista de la felicidad y a la que sin duda tendrá que recurrir el hombre un día si verdaderamente quiere alcanzarla.

Un sin fin de filósofos, de teólogos, de políticos, de profetas y de redentores, se han ocupado y se ocupan de nuestra felicidad; se han escrito infinidad de tratados, de filosofías, de programas políticos. Las religiones, incluso, incapaces de procurárnosla en este mundo, nos la ofrecen para el otro, con la recomendación expresa de que cuantas más desgracias y sufrimientos prodiguemos en éste, más felices seremos en aquél.

El empeño en complicarnos tanto la vida, el crear sistemas tan complejos de convivencia, el querer buscar soluciones geniales, reglamentaciones complicadas y códigos incomprensibles, ha hecho que olvidáramos las leyes simples y sencillas de la vida misma, y naturalmente hemos conseguido el efecto contrario de lo perseguido.

La finalidad del género humano tendría que ser, pues, por ley natural, la FELICIDAD. Comer cuando se tiene hambre, beber cuando se tiene sed, amar cuando se siente necesidad de amor, aliviar el dolor cuando se sufre, en fin, procurar que cada individuo disfrute del máximo de satisfacciones y de bienestar posible. Si todos queremos eso, si esa es la ambición de cada ser humano, si esa es la finalidad individual de la vida, ¿por qué conseguimos el efecto contrario en el plan colectivo? Por la misma razón, sin duda, por la que, queriendo todos la paz, trabajamos por y para hacernos la guerra.

El error, a mi juicio, está en la interpretación que hasta ahora ha dado la humanidad a la organización y estructura del sistema de lucha por la existencia. Existen dos concepciones de la manera de luchar por el vivir y que fueron puestas de manifiesto por Darwin y Kropotkine. Una es por el sistema de la violencia y la otra por el apoyo mutuo.

La primera es la ley del más fuerte, en las iniciales manifestaciones de la lucha por la existencia, el ser físicamente fuerte contra el débil. Más tarde, por la astucia y la inteligencia, creando el poder dominativo y la explotación del hombre por el hombre, sistema basado y sostenido por la violencia y en el ejercicio de la cual no hay límite. Concepción mantenida desde el hombre de las cavernas hasta nuestros días, con algunos variantes, pero intacto su principio: El fuerte contra el débil.

Es indiscutible que infinidad de excepciones, manifestadas no solamente en el género humano, sino en el mismo reino animal, y también mantenidas desde los más remotos tiempos hasta nuestros días, permiten afirmar que la violencia no es una ley única y fatal en la lucha por la existencia, como así nos quisieron hacer creer los darwinianos, y que justificaría el desarrollo de las sociedades humanas en el sentido actual de cosas.

Hay otra ley natural basada en el apoyo mutuo: El fuerte en ayuda y protección del débil, la inteligencia y el saber humano al servicio de la ignorancia. Por medio de esta ley, todo es posible, comprensión, tolerancia, libertad y amor, pues así como la violencia pone de manifiesto, estimulado por su ejercicio, todo lo malo de los instintos, el apoyo mutuo pone de manifiesto la conciencia del individuo, estimulando por el ejercicio de la misma todo lo bueno, lo noble y lo sublime que encierra todo corazón humano. Porque, quiérase o no, si el hombre es capaz de lo peor y lo más bajo, también es capaz de lo mejor y de lo más sublime; todo el arte y la ciencia estriba en saber estimular en él los buenos sentimientos y en extirpar para siempre de su corazón los malos instintos.

La plena satisfacción moral sólo se consigue en la relación con los demás y en las acciones que van encaminadas a procurar contribuir el bienestar ajeno; todo ser normal puede percibir esta sensación; su campo es amplio, puesto que en él figuran la parte afectiva y sentimental.

En su libro precisamente titulado «El Apoyo Mutuo», Kropotkine, en un maravilloso estudio, nos expone todo el valor de esta ley natural y su desarrollo entre las especies. Ley esta, a la que inevitablemente tendrá que recurrir la humanidad, si quiere salvarse del cataclismo que se avecina.

F. PIQUER.

---

cuales nada había exigido y a las que no consideraba prisioneras.

» No había yo pensado sino en ampliar la libertad de que gozaban y, si una de ellas hubiese manifestado la menor queja, hubiérala atendido; mas para las monjas enclaustradas, mi nombre era un espantajo. El anuncio de mi llegada sembró entre ellas el terror.

» Delegaron, para que me hiciese los honores del establecimiento, á una tornera, que comenzó por dirigirme estas palabras:

»—¿Tiene usted, caballero, algo que preguntarme?

» Señorita—díjela cortésmente, bien que la más cruel injuria para una hermana sea llamarla señorita — corren rumores muy lúgubres acerca del régimen de este convento; quisiera asegurarme por mí mismo de que son completamente falsos. ¿Podría usted, por ejemplo, enseñarme la especie de celdas en que, según se me asegura, están encerradas dos hermanas, que someten ustedes así á un verdadero secuestro arbitrario?

» Sin responderme se dirigió silenciosamente hacia un extremo del jardín; la seguí.

» Una de las dos reclusas se paseaba llevando al lado una monja que la exhortaba; la otra hacía punto sentada en su cama, sobre la que daba una claraboya á través de la cual el aire y la lluvia debían pasar fácilmente.

»—¿Cómo—pregunté a la tornera—pueden ustedes admitir que pensionistas de su claustro estén secuestradas en un aposento en que los mismos conejos no lo pasarían bien?

»—Perdón—dijo la interpelada,—no están secuestradas, puesto que tienen la facultad de pasearse.

»—Porque nosotros les hemos obligado a ustedes a dejarlas salir de sus casas.

»La hermana me soltó entonces esta respuesta, que me dejó estupefacto:

»—Culpa suya es. ¿Por qué se niegan á conformarse á la regla del convento?

»Tal fué, no se ponga esto en duda, toda su justificación.

»Se me aseguró algunos días más tarde que las dos perseguidas habían sido libertadas por los federados y devueltas a sus familias.

»Debo hacer observar que una de las dos me había parecido no precisamente loca, pero sí un poco idiota ó al menos idiotizada.

»Los objetos de hierro que se me enseñaron eran incontestablemente extraños, y era tonto hacerles pasar por piezas de ortopedia. ¿Se hacía uso de ellos aún? ¿Habían servido en otro tiempo? ¿Eran empleados á la hora en que se mostraran ó estaban relegados en el almacén de accesorios? No tuve, no tengo que decidir á este respecto. Mas, como instrumentos ortopédicos, aquellos aparatos eran inaceptables. Enrique ROCHEFORT. »

¿ Quién sabe si no sería necesario buscar en Montjuich, donde las prácticas de tortura han sido exhumadas y puestas de nuevo en uso, si para cosa semejante no sirvieron los objetos extraños del convento de Picpus?

¿ No lleva el fanatismo religioso, en este momento mismo, á una secta de iluminados de Rusia á hacerse murar vivos en sus tumbas?

¿ Quién sabe si los raros instrumentos no servían para torturar á los religiosos de una fe vacilante, con objeto de hacerles ganar el paraíso?

Los que han cantado en las iglesias sombrías, á los fulgores pálidos de los cirios, donde el órgano hace rodar oleadas de ondas sonoras, que se le llevan á uno en ásperas nubes de incienso, esos saben que á estas horas parece que la voz bate las alas al subir, que no está ya en el pecho, que el que la emite no la escucha.

¿ Quién sabe adónde conducen las sensaciones de este género repetidas á diario, sin que la razón le haya dicho á uno: Todo lo que puede apoderarse de un ser, harmonía, aparato escénico, perfume, es una impresión del tiempo futuro de la humanidad, donde los sentidos serán más poderosos, donde habrá otros? Pero esta expresión, tórnase grosera, lleva hacia atrás en lugar de impulsar hacia adelante si se la rodea de supersticiones.

Como hay la embriaguez misteriosa de la sombra, hay la embriaguez de la luz; y en todas las embriagueces hácense cosas monstruosas.

El día en que Montjuich demolido sea registrado hasta sus entrañas, ¡cuántas cabezas de muerto tendrán como las de la iglesia de San Lorenzo, sus órbitas vacías vueltas hacia el lugar por donde esperaban volver á ver la luz del día! Entonces será llegada la verdadera luz, la ciencia triunfante, el oriente eterno.

¿Cuántas víctimas habrá hasta entonces? Leyendo el increíble asunto del Matador de pastores, uno se da cuenta de la rabia de carnicería que tiene á veces un ser, en ocasiones una colecicón de seres; así rabioso de sangre fué el ejército de Versalles.

(A suivre)

DE TOUT ET POUR TOUS

FIRMA Y PALABRA

Cuando se llega al grado de no confiar en un mismo, de ver en el ajeno nada más que confusión, nebulosidad, aunque éste sea compañero, nos parece preferible encerrarse uno en una habitación y esperar a que los vientos sean mejores, para poder entablar amistosas relaciones con el semejante.

Se me ocurre en estos momentos exponer una cosa, pero no la expongo a la luz, porque a lo mejor se funde, se transforma por efectos de tanta claridad, y porque no me place, ni quiero molestar a un segundo, para que se ría un tercero, que tal como está la sociedad ha de evitarse cualquier encontronazo con el que menos se piensa, que en la época del «plastic» se ha de andar con pies de plomo.

Sin necesidad de pedir pareceres a nadie para hacer lo que debe hacerse, el hombre, el compañero que tiene en sí mismo la debida confianza en el presente, buscando el futuro, no nececita papeles firmados que acrediten la honradez de los otros, sino estos otros que le respeten y vean en él, sin papeles acreditativos, lo que ellos acreditan por medio de papeles, terminando después con que son unos verdaderos frescos, «caraduras» o sinvergüenzas.

Confiar en un papel y no en uno mismo, es carecer de confianza y estar siempre predispuesto al engaño. Mientras el hombre siga dando más valor a un papel firmado que a la palabra, como actualmente lo vemos habrá desconfianza, malignidad, suspicacia, y será veces y veces engañado, que la firma se presta a muchos juegos maquiavélicos y otros enredos de mayor cuantía; pero, como todavía no hemos salido de la desconfianza, no reconocemos otras pruebas que las que están avaladas con la firma del autor, aunque éste, ciertamente no lo sea, no sea el auténtico autor, sino el de la firma. ¿Cabe mayor engañifa, mayor mofa y risa mayor que esa? Yo digo que no, que no hay forma mejor para engañar a todo el mundo que el papelito en cuestión, porque en tal papelito se puede acreditar lo que uno no es, pero es y viceversa.

«Yo no he hecho esto, pero según mi firma lo he hecho». «Yo hice aquello, pero mi firma no está allí y la gente no lo cree.» Tonterías de la humanidad. Desconfianza del hombre en el hombre mismo. Cuando no hay otra educación, los frutos no pueden ser otros. La palabra no tiene ningún valor, el papel firmado mucho, casi afirmaría que todo; pero no me atrevo, una afirmación no es una hipótesis, y como la palabra se la lleva el viento, no quiero que éste cambie la educación que actualmente existe. Me conformo a ver y observar a todos los que ven en un papel firmado la garantía absoluta de que aquello es lo valedero y no la palabra que se da, para ponerme después a reir sonoramente, que no otra cosa me produce semejante garantía.

¿Pero, es posible que esto suceda también entre los que se vanaglorian de ser hombres ampliamente evolucionados? ¿Es posible que haya entre esos hombres el mismo concepto de la responsabilidad que tienen los demás? ¿Puede creerse tal paralelismo? Sí, indiscutiblemente sí, aun falta mucho a recorrer para llegar al grado de comprensión, sinceridad y confianza que en tales casos se necesita, lo necesita el amigo, el compañero, el hombre.

Muchas veces estoy a punto de entablar diálogo con todos los que pasan por compañeros y son desconfiados hasta de su propia sombra pero desisto, porque esa misma desconfianza me da a mi la confianza para juzgarlos sin equivocarme. No concibo haya o pueda haber en la persona que se estima y estima, reservas mi suposiciones contrarias a la amistad que lealmente siente por el amigo, ni que para afirmar su fraternal compañerismo lo haya de firmar en un papel. Igual que esto es todo lo otro; pero el hombre se marcha confiado a la cama, si el deudor ha estampado su firma en un papel, comprometiéndose a devolverle lo que le debe, no se iría lo mismo si sólo se lo hubiera garantizado de palabra. Pasa el tiempo, la deuda no ha sido cubierta e ignora el paradero del sujeto de referencia. Confió en el papel, no en la palabra.

He presenciado casos y discusiones entre compañeros y militantes que me han dejado frío, casi congelado por la manera en que se han desarrollado y la forma como se les ha dado la solución, empleando el sistema del papeleo prestigiado por una firma o firmas solventes, dando de lado la palabra del hombre o de los hombres honestos, responsables, ecuánimes, sinceros en todas sus actuaciones. Estas cosas, estas soluciones escritas, sin tomar en consideración el valor de la palabra de esos hombres, de honradez acrisolada y no menos solvencia, pone de manifiesto lo que es la educación burguesa y como está aún de arraigada en el individuo, no importa de la posición social que sea. Son viejos conceptos difíciles de superarlos por la cantidad de lastre que se arrastra.

No quisiera manifestarme como lo hago, pero ante lo que veo, oigo y siento todos los días y a todas horas en que converso con el hombre, no puedo guardarlo en el buche y lo doy a luz con toda la satisfacción que me produce al comunicárselo a quien me leyere.

Seguimos pensando lo mismo que nuestros antecesores pensaban sobre la palabra y la firma. Poco o nada hemos cambiado en este aspecto y esto, se quiera o no, es un retraso cuantitativo y una desgracia calamitosa para toda clase de relaciones entre los hombres.

Y si para la prosperidad de una colectividad se requieren firmas y no palabras de aliento y confianza acompañadas de los hechos, sin papeles que lo justifiquen ni otras monsergas legalistas, es pensar con los pies y no con la cabeza; es igual que extender un recibo con la cifra cien cuando en realidad no son más que diez, pero como está firmado, no son diez, si no cien.

La colectividad que trabaja, que no confia en papeles firmados si no en los hombres de palabra formal, dispuestos a superarla más y más, sin engañar a nadie ni por nada, se verá siempre revestida de esa confianza natural y progresiva que le dan sus componentes.

Si para confiarnos mútuamente necesitamos un papel firmado por los dos, entonces somos dos desconfiados y nos engañamos a nosotros mismos. Somos dos verdaderos cínicos, dos hipócritas. He ahí el valor de lo uno y de lo otro: Firma y palabra.

Claro que tal como está montada la sociedad, el prestigio no es de la palabra, sino de los rasgos caligráficos, que dicen lo que no se siente y justifican lo que no se ha hecho, porque lo hecho se debe a la palabra y no a lo firmado.

MINGO.

Los presos politicos y los sindicatos

Madrid, (O.P.E.). — *Treinta delegados sindicales, presos en la prisión de Burgos, enviaron al Congreso Sindical un escrito del que hicieron llegar copias a los corresponsales extranjeros:*

«Estamos aquí encarcelados —dice el escrito— unos quinientos detenidos políticos purgando penas que totalizan once mil años. Solicitamos de los delegados del Congreso que inscriban en el orden del día la amnistía para los encarcelados por haber deseado mejorar el nivel de vida de los trabajadores españoles y del país en general.»

¿No habíamos quedado en que no había presos políticos en España?

Ahora resulta que hay hasta delegados sindicales condenados a presidio.

De mi anecdotario

El precio de la traición

Se puede ocultar la traición tras una sonrisa fingida, al igual que se puede hallar el alevoso en la persona que te abraza fuertemente, simulando falsa amistad. Aún existen mil maneras más de ocultar los malos designios en las personas predestinadas para el mal.

Juan Antonio Solá Casas o «La vieja», escudaba sus perversas y malas cualidades de confidente en la mueca de su boca desviada y el fruncir el ceño en ademán de amenaza.

Nos conocimos en la cárcel con el individuo en cuestión el invierno del 34, donde fué a parar aquela vez por error policiaco. Al producirse los hechos de Asturias, con repercusión mínima en Barcelona (recuérdese la actitud para con nuestro Movimiento de Dencás-Badía y la desbandada vergonzosa de los «escamots») hubieron cambios en las Comisarías, por lo que se justifica la detención del sujeto.

«La vieja» no llegó a asimilar y amar las ideas libertarias, pero conocía bien nuestros medios y lenguaje, por haberse codeado con buenos e inteligentes compañeros de los que se granjeó su entera confianza.

A Badía le fué fácil descubrir su «debilidad» y se sirvió de él mientras le fué posible. Las nuevas autoridades policiacas lo hicieron una sola vez.

Al transcurrir de los días en el encierro, nos fuimos haciendo buenos amigos y en función de tales nos íbamos confiando nuestras inquietudes y propósitos. Entre otras cosas, recuerdo que me confió la «estratagema de que se sirvió para burlar a la policía» en una anterior detención en que le encontraron en posesión de dos «cacharros». «Me propusieron —me decía— ponerme al servicio de ellos poniéndome ante el dilema de aceptar o de ver mis huesos molidos a palos». «Si aceptaba, me devolvían los «trastos», me entregaban 80 pts «para empezar a trabajar» y me ofrecían 100 más por cada «servicio prest dos». «Me dieron unas horas pa reflexionar. Reflexión hecha, op por la libertad». «Salí de la Com saría, fui corriendo en busca de l amigos a los que puse en antec dentes de lo ocurrido. Convenim en buscar un refugio seguro (Un torrecita en San Cugat del Vall era) para desde el cual poder bu lar a la «poli» sin que nuestro tr bajo y actividades disminuyeran».

Así iban transcurriendo los dí hasta que una tarde vinieron a bu carle unos agentes. Al marchar dijo: «Me llaman para un care Creo que volveré pronto». Era bi entrada la noche cuando regres precipitadamente vino a despedir y agregó «Me han sometido a minucioso careo y como no me h reconocido, me ponen en libertad ¡Me voy! ¡Salud!

«Ah. Espera un segundo», le pe y agregué: «Ya sabes lo que ten mos convenido». «Así que toma e ta carta y vé con ella a visitar ese buen amigo». «Te atenderá d lidamente». «¡Salud y mucha suer te!».

A los tres días de su puesta libertad, la prensa de Barcelo publicaba la siguiente notici «Juan Antonio Solá Casas (a) «L vieja» ha sido muerto a tiros la carretera de Sans». Quedé sum mente sorprendido y en torno la misma empecé a hacer coma tarios con un vecino de cama. U compañero, que se hallaba en lado opuesto y que había ingresa el día anterior. (¿Dónde estás. L torre, que te busco a lo largo d exilio y no te encuentro?) nos co tó para decirnos: «¿Parece que sorprenda y hasta duela la muer de ese guiñapo?».

Yo, más sorprendido aún to via, le pregunté: «¿Es que «L vieja» era un chivato?».

«Sí, amigos, sí. «La vieja» era u confidente de la policía.» «Su muer te es el precio de la traición y su última victima.»

Ramón SERON

Nota de duelo

Entre las amistades, asi como entre la propia familia, ocurre a veces que se tiene más afecto, mayor simpatia hacia unas personas que hacia otras. Influencia en ello el carácter, la bondad, la lealtad que se ponga en el trato diario con los demás. Cualidades estas que hacen ocupar en nuestro corazón lugar preferido a quienes las prac tican.

De ahí que, cuando un ser esti mado, uno de esos que han sabido con su generosidad, ganarse nues tro aprecio y respeto, muere, no abandona para siempre, deja u vacio, un hondo sentimiento en e corazón.

Tal nos ha ocurrido ahora con l muerte de la compañera Maria Gi menez, compañera de nuestro es timado amigo y compañero Francis co Mira, que tuvo lugar en Lyon el día 16 de marzo p. p.

Se hospitalizó en una clinica pa ra sufrir una operación del higado y después de un mes de gravedad de lucha entre la vida y la muer te, vino esta a liberarla de lo mu cho que sufría.

¡Pobre María! ¡Quien nos iba decir cuando vino a casa a anun ciarnos que debía operarse, qu treinta y un día después estaría yo afligido, frente al blanco papel trazando su nota mortuoria!

Ingresó en la clinica decidida, con fiada, sonriente, con excesiva fe puesta en el doctor que se habí comprometido a operarla.

Dicen, los enterados en la mate ria, que la fe del enfermo ayud al médico bastante para salir co éxito en las graves intervencione quirúrgicas o medicinales. Esta ve hemos de lamentar el haber falla do tales cálculos. La enfermedad ha sido más fuerte que la fe d la compañera María y que la cien cia médica.

¡Con la ilusión que tenía en sa lir de la clinica, después de ope rada, para ir a ver a su anciana madre, y que resultado tan fatal ha tenido!

Dificil resulta describir en una cuartillas las virtudes que encarna ban en la compañera de Mira. Po ello esta nota será breve, honesta

(Suite en page 7)

«VALOR DE LA SOLIDARIDAD»

Con este título, el compañero V. Llansola dió su anunciada conferencia ante un público bastante numeroso, que acudió a oírle, y de verdad, no salió defraudado ante la exposición bien hecha y detallada que empleó en su peroración.

Con grandes conocimientos de lo que se trataba, demostró el concepto de solidaridad, comparándolo con el prolongado exilio que sufrimos en tierra extraña.

La solidaridad, dice, es una de las más antiguas manifestaciones de la humanidad. Antes de que ningún Estado, ningún ministerio estatal, legislara — falsificándo'a — sobre materia solidaria, la historia nos demuestra que ya se practicaba en el mundo. Solidaridad y libertad son las primeras inquietudes del hombre, pero los Gobiernos, todos los gobiernos habidos y por haber, la interpretan de la forma más parcial que se conoce, puesto que en nombre de la libertad se asocian para arrebatar la de otros países.

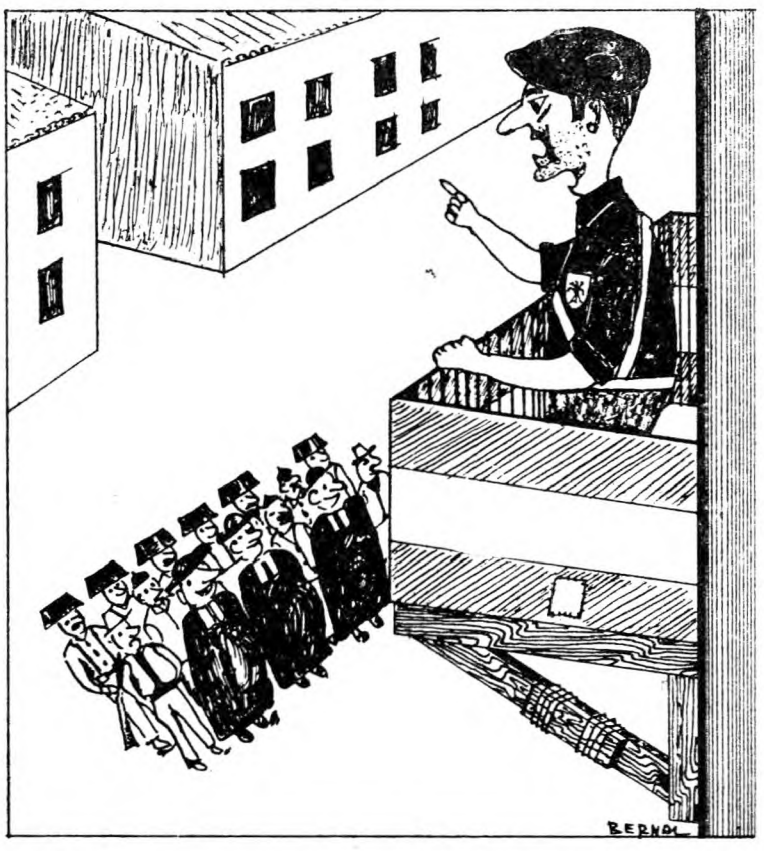
Describe acertadamente lo que es libertad sindical y lo que ha sido siempre «slogan» de la libertad. Recuerda lo que fué la época bonapartista y la adopción de los «Derechos del Hombre». En 1948, en Francia, se vió la necesidad de crear un Comité de defensa de la República, compuesto por la élite de intelectuales de dicha época, pero como éste era de carácter solidario, pronto fué puesto fuera de la ley.

Narra la influencia solidaria ejercida en los Sindicatos, ayudándoles a obtener sus reivindicaciones. Como si fuera una película, hace desfilar los actos realizados por la solidaridad, demostrando que nada o bien poca cosa pueden realizar los trabajadores sin esta arma moral y de combate.

Se extiende en conceptos verdaderamente instructivos sobre lo acontecido en España y otros países en que no han faltado los actos de solidaridad.

Y termina su amena e ilustrativa conferencia haciendo un canto a la Solidaridad, vieja como el ser humano, no habiendo ninguna muralla infranqueable cuando se está dispuesto a realizar obra tan bella.

CORRESPONSAL



—No sé, si entraremos o no, en el Mercado Común, pero lo que sí es seguro, es que este año, nuestra selección nacional irá a Chile...

Activités de nos camarades Espagnols

Fieles a nuestro sentimiento solidario hacia todos los explotados, así como hacia todos nuestros compañeros de ideología, abrimos estas páginas a aquellos que de ello tienen mayor necesidad en este momento: nuestros camaradas españoles, refugiados en Francia, privados de todo medio de expresión.

He aquí por qué «ESPOIR» acogerá a todos los españoles que se dirijan a nosotros para exponer sus problemas, pedir nuestra ayuda y, si es necesario, nuestro consejo, enviándonos sus comunicados o sus artículos en su lengua materna, ya que no conocen otra.

COMMUNIQUES

CONFERENCIA EN TOULOUSE

El domingo 8 de abril, organizada por la Federación Local de Toulouse, dará una conferencia en la Bourse du Travail, place Saint-Sernin, el compañero J. Juan Doménech, desarrollando el tema: **«Las Federaciones Nacionales de Industria y la técnica moderna».**

La conferencia empezará a las diez en punto.

CONFERENCIA EN BURDEOS

El domingo, 8 de abril, a las diez de la mañana, en el Cine Eldorado, rue Lafontaine, Conferencia a cargo del compañero Ramón Alvarez, que disertará sobre el tema «Panorama Español».

Es un acto organizado por la F. L. de Burdeos y la C. de R. de la Gironde. No dudamos que se verá asistido por los compañeros y cuantos tienen deseos de conocer el problema del pueblo español.

F. L. DE OULLINS

Para el día primero de abril, esta Federación Local convoca a sus afiliados a la asamblea que tendrá lugar en el local de costumbre, o sea en la rue Montesquieu. Dicha asamblea dará comienzo a las nueve y media de la mañana.

Habida cuenta que en el acto de referencia tienen que ser tratados diferentes asuntos, refiriéndose unos al orden general que a la marcha de la Organización afecta, y otros que atañen muy particularmente a esta F. L., es de desear la puntual asistencia, así como el que acudan, a ser posible, los afiliados todos.

GRAN FESTIVAL EN PERPIGNAN

organizado por la Liga de Mutilados e Inválidos de la guerra de España .

Primero de abril, a las 3 de la tarde.

El prestigioso Grupo artístico «Talia», bien conocido del público perpiñanés, en la sala de espectáculos del Centro Español, nos presentará el incomparable drama en un acto, del popular dramaturgo González Pacheco: **«El Sembrador».**

Varietés completarán el programa, esperando será del agrado de la numerosa asistencia.

A todos los presentes la más cordial bienvenida.

El Comité departamental

F. L. DE CARPENTRAS

La F. L. de Carpentras comunica a todos sus componentes que el domingo primero de abril, tendrá lugar la asamblea ordinaria mensual en el local y hora de costumbre. Hay información importante.

Asimismo les recuerda que invariablement la reunión se lleva a efecto todos los primeros domingos de mes, salvo si por motivos muy urgentes e inesperados se debe aplazar al segundo domingo.

TEATRO EN ALBI

La Sección «Amigos de S.I.A.» organiza para el domingo, primero de abril, a las 2 y media de la tarde, en la Sala del «Patronage Laïque», rue Fonvieille, una gran función de teatro a beneficio de sus obras sociales, con el concurso del grupo artístico «Iberia» de Toulouse, que pondrá en escena la obra de fondo social en 3 actos: «La tercera palabra», de Alejandro Casona.

Se invita a todos los amantes del buen teatro a asistir a ella, y para las entradas se puede dirigir a los compañeros Celestino Soria, 8, rue de la Souque — al lado del Mercado cubierto — y Alfonso Martínez, 69, rue Castelnau.

C. R. DE ASTURIAS, LEON Y PALENCIA.

Para los días 22 de abril a las 10 en punto de la mañana y siguientes, queda convocado el Pleno de nuestra Regional, que tendrá lugar en Paris, 79, rue St. Denis. Metro : Chatelet.

Nos parece necesario afirmar categoricamente, para evitar todo equivoco, que todas las resoluciones se ajustarán a lo establecido por el Congreso de Limoges, celebrado en agosto de 1961.

ORDEN DEL DIA

1° — Informe del Secretariado.
2° — Nombramiento de Comisión Revisora. Dentro de las facultades fijadas a las Regionales de origen, se estudiarán.
3° — La Alianza Sindical y la Unidad del antifascismo, tratando de colaborar a su realización efectiva.
4° — Normas de propaganda.
5° — Relación y solidaridad hacia nuestra Regional en el interior.
6° — Forma de atraer a nuestro Comité a los militantes procedentes de nuestra Regional.
7° — Residencia y nombramiento de Comité.
8° — Asuntos generales.

Como este Pleno tendrá carácter de conferencia de militantes, quedan invitados todos los compañeros de nuestra región, sea cual fuere su residencia.

Una vez en Paris, los compañeros pueden dirigirse a la dirección más arriba indicada. En el primer piso vive la portera, que es española y puede dar las indicaciones precisas. Para escribir a :

Manuel Perez Covian,
2, rue Batignolles, PARIS (17°)

El Secretario.

F.L. DE MONTAUBAN

La Federación Local de Montauban, convoca a todos sus afiliados a asamblea general, para el próximo domingo, 1 de abril, en la Casa del Pueblo, sala Sellier, a las nueve y media de la mañana.

En el Orden del Día figura un punto que trata, del carácter que debe darse al próximo Comicio Intercontinental y sugerencias para el O. del D. del mismo, por cuya importancia se espera asistencia de todos los compañeros.

El Secretario.
Por la F. L.,

EN NARBONNE

Gran velada de fraternidad Española, sábado, 14 de abril, con la participación del Cuadro Artístico Cultura y Solidaridad, que presentará un magnífico programa en lengua española de teatro y variedades.

Un cuadro dramático en un acto y en verso : *«Venganza de un alma noble»*. Y un fragmento de la obra de Calderón de la Barca : *«La Vida es sueño»*.

Actuación de los payasos Pepi y Toni. Y a continuación aires españoles, con guitarras, canto, poesia.

Y los bailarines ya conocidos del público de Narbona todos de 5 a 15 años.

Cuadro artístico
«Cultura y Solidaridad»
de Narbona.

AVISO IMPORTANTE

Advertimos a nuestros compañeros que para toda correspondencia en español — textos y comunicados — y envíos de dinero por parte de paqueteros y suscriptores de lengua española, deben dirigirse a:

Correspondencia: F. Montseny. - Réd. « ESPOIR », 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.).

Pagos: M. Celma — C.C.P. numéro 952-38 — Centre de Chèques de Toulouse.

NECROLOGICA

NICOLAS LOPEZ

Después de corta enfermedad, dejó de existir, el día 4 próximo pasado, el que en vida fué compañero afiliado a la Federación Local de Marsella, Nicolás López, natural de Santa Eulalia de Gállego (Zaragoza), a la ya avanzada edad de 75 años.

El abuelo López era el padre de una numerosa y ejemplar familia, cuya mayoría de sus componentes que aún quedan, están abocados de lleno en nuestro Movimiento, donde militan con tesón. Y decimos que aún quedan, porque allá en España se quedaron dos de sus hijos que pagaron el tributo de sus vidas al caro ideal que sustentaban: Nicolás, muerto en combate, como buen miliciano, y Blas, con cuyo fusilamiento el franco-falangismo ennegreció más, si cabe, su ya tan negra conciencia.

Quedan en Francia, donde padecen exilio, sus hijos José y Eleuterio, también militantes de la Federación Local de Marsella, y sus hijas Elena y Concha. Elena es la compañera de nuestro buen compañero Andrés Martín, activo militante de la Organización, miembro de la Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza.

Al entierro acudieron buen número de acompañantes, pues, familia muy estimada por la vecindad del Redón, donde habita, no faltó el elemento francés, como tampoco los españoles, entre los que se podía distinguir los representantes de S.I.A., de la Comisión de Relaciones de Provenza y de la Federación Local de Marsella.

Descansa en paz, compañero López.

Por la F. L. de Marsella.
El Secretariado.

« UMBRAL »

SUMARIO DEL NUMERO 3

Eduardo Zamacois : *Contaba Maupassant...*

Luis di Filippo : *Facundo, literatura o ciencia.*

Luis Capdevila : *Manuel Arce, novelista.*

José Viadiu : *Capa de colores.*

Ignotus : *El arte, la paz, la ciencia y el declive de los indios Mayas.*

Federico Avila : *Tristeza boliviana.*

Juan Ferrer : *Francesc Pujols.*

Jesús Prado Rodriguez : *Ventanal en el mundo.*

Eugen Relgis : *Los últimos años de Stefan Zweig en Sudamerica.*

Fontaura : *En la biblioteca de Montesquieu.*

S. P. y J. F. : *Diez Sada en «La Tournelle»* (Arte y Artistas).

J. Coll de Gussem : *Isaac Albeniz* (Familiaridad con los músicos).

X. X. : *Certamen literario en Collioure.*

LIBROS, LA ESCENA, LA PANTALLA, grabados ilustrativos y de actualidad.

Precio del ejemplar, 0,80 NF. Pedidos : 24, rue Ste Marthe — Paris (10e).

CONSEJO NACIONAL DE S. I. A.

El Consejo Nacional de S.I.A. comunica a sus afiliados y simpatizantes que, a partir del primero de abril de 1962, su domicilio social dejará de ser 21, rue Palaprat, Toulouse, como hasta la fecha.

Según se ha informado ya en circular orgánica, obligados a abandonar el antiguo domicilio, se ha conseguido encontrar otro local en condiciones.

Toda la correspondencia debe ser dirigida a: Conseil National de S.I.A., 85, rue de la Concorde, TOULOUSE (H.-G.).

NOTAS

F. C., Lamotte Beuvron. — Recibido tu giro del 25-12 y distribuído como indicas.

M. G., Cannes-Ecluse (S.-et-M.). — Recibido giro. Has pagado el año 1961.

M. A., de Sacy (Yonne); F. F., de Ste-Maxime (Var); F. G., de Bourg-de-Péage (Drome) : Tenéis pagado todo el 1962.

Un telegrama de los compañeros de Italia

CONVEGNO ANTIFRANCHISTA GENOVA-SESTRI, 18-19 MARZO ENVIA SALUTO SOLIDARIETA COMPAGNI SPAGNOLI IMPRIGIONATI ET CHE LOTTANO LIBERAZIONE SPAGNA.

- SERVICE DE LIBRAIRIE -

«Intempéries», Lehman, 3,00 NF.
«J'ai nom Eliacin», H. Ryner, 7,00 nouveaux francs.
«Jean Salgado», A. Doza, 0,50 NF.
«Jeanne d'Arc», H. Ryner, 4,50 nouveaux francs.
«Journal d'un curé», Bernanos, 2,00 NF.
«Joyeuse», A. del Valle, 0,50 NF.
«Juan Maragall», Corredor, 3,40 nouveaux francs.
«Jours d'Exil», Cœurderoy (3 vil.), 9,00 NF.
«Juan de Mairena», Machado, 6,90 NF.
«Jusqu'à l'âme», H. Ryner, 0,40 nouveaux francs.
«Justin», A. Rabaux, 0,50 NF.
« L'absurde comédie », Escobés, 0,50 NF.
« La buffette », E. Relgis, 0,50 nouveaux francs.
« La céramique », Giacometti, 2,80 NF.
« La chatte », Colette, 1,80 NF.
« La cité des cloches », Goudge, 3,00 NF.
« La cité future », Tarbouirech, 4,20 NF.
« La Commune de Paris », Balkanski, 0,75 NF.
« La contre-révolution étatiste », Ernestan, 0,50 NF.
« La coopération nouvelle », Poisson, 1,50 NF.
« L'actrice esclave », Herzen, 0,50 NF.
« La face nord », E.F., 1,50 NF.
« La forme blanche », Berthier, 0,50 NF.
« La grande coupable », Delpon, 0,50 NF.
« La grande métamorphose », Gille, 1,50 NF.
« La honte du siècle », Abbé Cassis, 6,00 NF.
« L'aliéné », Herzen, 0,50 NF.
« La meute du tzar », Tolstoï, 3,00 NF.
« La mer à boire », S. Pierre, 3,00 NF.

Rabais 15 % au-dessus de 5 NF.
Le port est à la charge de l'acheteur.

Les commandes à M. Celma : 4, rue Belfort (2e) — TOULOUSE.

PULSO

Don Joaquín Garrido, ingeniero jefe de la Jefatura de servicios eléctricos del Ministerio de Obras Públicas, nos informa :

«Recientemente, el departamento ministerial encargado de encauzar, almacenar y controlar las aguas, bien para regar los campos, bien para abastecer a las poblaciones o para producir energía eléctrica, ha dispuesto que la palabra «pantano» no se emplee más que para designar «una hondonada natural con fondo más o menos cenagoso», dejando el vocablo «embalse» para denominar «el depósito de agua formado artificialmente por una presa y sus terrenos circundantes».

Y agrega unas consideraciones de su cosecha, loando tal determinación, lanzada por el mencionado departamento ministerial, porque, asegura, eso es lo correcto y adecuado.

Lo cosa... tiene sus más y sus menos, que conste. Que para designar un depósito de aguas formado artificialmente se haya de emplear la palabra «embalse» y no el vocablo «pantano», así porque lo diga el departamento ministerial encargado de encauzar y controlar las aguas y por que lo ratifique el Ingeniero jefe de la Jefatura, y tal, nos parece — a mi — un tanto alegre desde el punto de vista de la corrección y adecuamiento. Pero nadie osará contradecirnos, si aseguramos que lo correcto y adecuado, sin mínima discusión, es que esa cuestión la ventilase la Real Academia de la Lengua, que para eso está. Y que el ingeniero Garrido y ese departamento ministerial de marras se aplicaran a encauzar y controlar y almacenar aguas; que para eso están... pagados. Creo yo.

J. E.

NOTA DE DUELO

(Suite de la page 6).

sencilla, como lo era en vida la finada.

Terminaron sus sufrimientos. Por la calle, fría, alumbrada por un sol indeciso, pasó el coche fúnebre, ante la indiferencia de los transeuntes. En el cementerio esperaban muchos amigos franceses y españoles para testimoniarle su condolencia al compañero Mira y despedirse para siempre de su buena compañera.

Ya se acabó todo para ella. Llegó lo irreparable.

Mientras tanto, la vida sigue igual. Desde la puerta de su casa se sigue viendo el mismo panorama. Los coches siguen pasando en tromba, de forma dislocada, por el boulevard de en frente. El caudaloso canal de Jonage sigue su curso, arremolinándose sus aguas silenciosamente.

La casa da la sensación de estar vacía. Los rincones, los muebles, los espejos, todo cuanto ella con tanta hacendosidad cuidaba, parece estar triste, por tan irreparable perdida.

Resignación y fuerzas para rehacerse de tan duro trance es lo que deseamos al compañero Mira, pudiendo contar como siempre con nuestra fraterna amistad.

J. HIRALDO.

Gran Festival Hispano-Frances

El día 15 de abril, en el Palais des Sports de Toulouse se celebrará un gran festival de varietés, organizado por los partidos y organizaciones antifascistas.

En él intervendrán artistas de renombre.

En el número próximo daremos más detalles.

Organizado por las Secciones de Lieja de la U.G.T. y del P.S.O.E. en el Exilio, se celebrará en La Populaire de Lieja y a las 3 de la tarde del día 15 de abril, un

GRAN ACTO DE AFIRMACION ANTIFRANQUISTA

en el que intervendrán

FERNAND DEMANY,
redactor político del periódico «Le Peuple» de Bruselas

ANTONIO QUINTIN, por el A.R.E.L.

FEDERICA MONTSENY, por la C.N.T.

ARSENIO JIMENO, por la U.G.T. y el P.S.O.E.

Después del acto, la velada se proseguirá con un programa artístico. Españoles de Lieja y alrededores: Acudid todos a oir la voz del antifranquismo.

Pour ne pas fausser la nouvelle génération

LA SINCERITE DES ENFANTS

Bien commode, la monnaie, pour « faire l'appoint ». Dans la conversation : on jette une petite pièce usée, ça fait le compte. Parle-t-on des gosses, de leurs défauts ? Le dialogue croupit, finissons-en : « La vérité sort de la bouche des enfants, pourtant ». Voilà une conclusion, l'appoint enfin. Hein ! c'est enlevé. Vive la monnaie !

La monnaie, vraie ou fausse, est inappréciable : elle circule. Et, circulant, s'use, s'encrasse.

Depuis quand circule ce mauvais jeton : « La vérité sort de la bouche des enfants » ? Chacun en doute, et le refile au voisin.

« La vérité », est-ce un jouet pour les enfants ?

Bien entendu que la vérité scientifique, philosophique, si elle existe, n'est pas à leur portée. La vérité que nous leur demandons, c'est, simplement, l'exact, le fidèle rapport de ce qu'ils ont fait, vu, senti : une vérité qui tient dans un petit panier d'enfant.

Eh bien ! mais cette vérité-là, si on ouvre le panier, généralement, on ne la trouve pas : ils l'ont, comme la tartine, mangée.

Pourquoi ?

Effet de la contrainte ? Souvent. La crainte du châtiment fait le menteur, la menteuse tous les jours : mensonge social. On en a tant parlé, de ce genre de mensonge, dans la littérature anarchiste, que je n'insisterai pas.

« Poudquoi mentir, puisque ça se découvre ?

— On gagne du temps », répond Poil de Carotte.

Voilà le mensonge par crainte des coups.

Une observation sérieuse des enfants révèle plus de complexité dans leur pratique du monsonge.

Maints camarades se désolent : « Je ne frappe ni ne punis mon gosse, je le voudrais franc, il sait qu'il me peine quand il ment ; n'importe, il ment toujours ; qu'y faire ? ».

— Peu de chose, mes amis, car ça tient à trop de causes : d'abord, l'ambiance du mensonge. Tout le monde ment, et si vous, anarchistes, y répugnez, c'est vous les phénomènes ; et prenez garde que votre fils ne vous méprise comme tels.

Il ment probablement aussi pour vous faire plaisir, cet enfant. Ne vous récriez pas : en épousant vos haines et vos amours, votre gosse ment, plus ou moins inconsciemment. Que de fois aussi, une mère, une institutrice, chagrinée de la disparition d'un objet, persuadée que l'enfant l'a détruit, le supplie d'avouer : devant la douleur de la personne aimée, l'enfant avoue. Ensuite, elle retrouve l'objet, par elle égaré. Tête de la maman.

Les mensonges des enfants sont parfois déconcertants. Il semble que certains d'entre eux mentent vraiment par plaisir, par amour de l'art. On les appelle « petits comédiens ». C'est injuste : ils se sentent au théâtre, oui, mais ils ont l'intuition qu'on leur y fait jouer toujours les pièces des autres : la pièce de papa, de maman, du maître... des pièces ennuyeuses. Il faut répéter les phrases des auteurs sans y rien changer, quel esclavage ! L'enfant se fait auteur en restant comédien, voilà tout. Et on l'en gronde ; c'est un artiste incompris.

Plus grave le mensonge méchant, destiné à brouiller des parents, des amis. On m'a cité le cas d'une jeune personne de dix ans, qui accusa (et fit emprisonner) un jeune ouvrier de l'avoir violée. Très affirmative, accumulant les circonstances.

Examen médical, rien. Finalement, la gamine, cuisinée, avoua qu'elle avait menti, par haine et vengeance : le jeune homme avait refusé ses caresses !

Mensonge terriblement morbide. Les enfants qui mentent par méchanceté sont souvent redoutables. Ils font réellement le désespoir de leur famille. Quel ancêtre louche reproduisent-ils ? Ou, tout simplement, ne sont-ils pas malades ? Déférons-les au médecin.

Mais, souvent, c'est nous qui dramatisons les choses. Nous croyons l'enfant menteur parce qu'il ne voit pas comme nous. Une bonne vision est assez rare.

Et nous-mêmes, si nous arrivons à dire, à peu près, la vérité, n'est-ce pas à force d'art ? Nous avons fait l'éducation de notre sincérité.

Et nous voudrions que l'enfant, cet être de culture primitive, sût être sincère ! C'est trop lui demander : il peut imiter, essayer bien des types, il lui est souvent malaisé de se réaliser lui-même, de se connaître, d'évaluer un rapport entre lui-même et l'étranger.

Il faut aux grands une certaine force morale pour dire ce qu'ils croient la vérité. Aux enfants, bien davantage. Les interlocuteurs les suggestionnent sans le vouloir, et sans le vouloir l'enfant, liane souple, s'enroule à leur pensée. Faiblesse de caractère, très commune, même chez les adultes. D'où attitudes diverses, contraires, du même être.

Mais comment les aiguiller vers la sincérité ? En relevant en riant leurs erreurs de faits ; en leur montrant, par de petites expériences, la difficulté de traduire nettement ses impressions ; en discutant avec eux... Surtout, leur donner l'idée de l'effort, par lequel on arrive à la sincérité.

Une des réponses les plus hautement comiques que je me sois jamais attirées est celle-ci, d'une enfant de « La Ruche » que je prenais en flagrant délit de mensonge :

— « Comment, j'ai menti, moi ! Les enfants de « La Ruche » ne mentent pas, Sébastien l'a dit ». Et il me fut impossible, ce jour-là, de la persuader de son hypocrisie. D'ailleurs, régle générale, il vaut mieux, sauf cas de méchanceté, ne pas trop insister sur le mensonge : ça peut les y inciter.

Enfin, si nous désirons obtenir des enfants une sincérité relative, ne soyons pas indiscrets. C'est vilain à nous de leur poser des tas de questions sur leurs sentiments intimes. Si la pudeur du corps est généralement chez l'enfant une chose apprise, il n'en va pas de même pour ses goûts et dégoûts les plus personnels. L'enfant, à mesure qu'il grandit, éprouve davantage le besoin d'une vie intérieure, d'un « jardin secret », et s'il ment pour le défendre de notre indiscrétion, c'est bien fait pour nous.

Parents, penchez-vous avec délicatesse sur la personnalité de votre enfants ; ne vous hâtez pas de le « juger » comme s'il était un adulte (et tant d'adultes restent des enfants)...

Si c'est un garçon menteur, ne concluez pas qu'il a un « caractère féminin » ; si c'est une fille menteuse, ne criez pas qu'elle est « déjà femme ». Tous les instituteurs dépourvus de parti pris vous le diront : en moyenne, fillettes et garçonnets peuvent bien se donner la main, pour la sincérité comme pour le reste !

Eugénie CASTEU.

— Dépêchez-vous, señor, que le tango revient à la mode.

JOUR le JOUR

LE FILS DU PAUVRE

Mouloud Feraoun

ENCORE une fois, les riches ont fait mourir le fils du pauvre. Son père était un humble fellah kabyle. Lui-même fut un berger et ne réussit qu'avec beaucoup de peine à suivre des études primaires.

Mais, très intelligent, il arriva quand même, non sans travail et non sans de nombreux sacrifices, à occuper un poste d'instituteur. La lecture ne le satisfaisant plus, il essaya d'écrire. L'amitié chaleureuse d'un autre fils de pauvre — qui devait obtenir le Prix Nobel et mourir à quarante ans —; la protection que Camus lui accorda, lui ouvrirent les portes de la littérature.

Dans d'émouvants livres, d'une simplicité poignante, d'un puissant réalisme, l'immense espoir et la foi nouvelle de ce fils d'Algérie sont décrites. Les lignes pures de sa dure enfance, la vie des siens, de sa famille et de son village, furent tracées dans un premier ouvrage.

Le qualificatif qui était le sien fut un excellent titre pour ce premier livre. Camus l'épaula. « Le Fils du pauvre » fut édité et une nouvelle valeur naquit dans les lettres françaises : un jeune Algérien se révéla un très grand écrivain, confirmant son premier succès avec un deuxième ouvrage : « La Terre et le Sang ». Il fut salué comme un nouveau Gorki, un autre Panait Istrati. Le monde arabe avait désormais un représentant de choix dans la littérature. Ce n'était qu'un humble enfant du peuple, avec des conceptions toutes nouvelles, empreintes de la philosophie de révolte qu'exprimait la pensée de son maître Camus.

Ils l'ont condamné à mort et l'ont tué, ce fils du pauvre, élevé par son talent et son courage, au premier rang de la littérature française algérienne. Cet humble fils de pauvre qui était parvenu à imposer au monde la réalité d'une Algérie nouvelle, a été tué par les fils des riches.

Ils l'ont tué lâchement, impunément. Un commando armé, protégé, contre un groupe d'hommes désarmés qui, au milieu de la tourmente, travaillait courageusement dans les centres sociaux, se penchait sur les problèmes et les besoins des enfants d'Algérie Européens et Arabes, qui ne sont coupables de rien, qui méritent que leurs aînés cherchent à leur procurer un monde meilleur, s'est chargé de cette digne besogne.

Six instituteurs, trois musulmans, trois Européens furent plaqués contre un mur dans cet Alger de malheur et de honte et furent sacrifiés sans pitié. Mouloud Feraoun fut le dernier à mourir. Pour qu'il ne survive pas à ses affreuses blessures, les bourreaux lui allouèrent un coup de feu supplémentaire. Il ne fallait surtout pas qu'il échappe à son destin, ce fils de pauvre qui avait réussi à déjouer toutes les embûches semées sur le chemin de tout Algérien pour qu'il n'accède pas à des connaissances qui pourraient en faire l'égal d'un Européen.

Elle était tracée d'avance, cette destinée. Le berger kabyle, le fils de fellah, devait rester un berger et un fils de fellah. La culture, les connaissances, la gloire, l'argent, le bien-être, la considération sociale, le droit à l'ascension dans l'échelle de toutes les valeurs devaient continuer à être réservés aux autres, aux fils des riches, qui chahutaient leurs professeurs, si par hasard un étudiant algérien obtenait un diplôme.

Mouloud Feraoun était le symbole vivant de cette Kabylie condamneé à la misère et à l'esclavage et qui, à force de courage de travail et d'intelligence, perçait dans le monde interdit avec plusieurs ouvrages, destinés tous à faire connaître au monde le drame et l'espoir de ses frères de race et de caste.

Ils l'ont tué, le fils du pauvre. Ils l'ont tué, l'ami de Camus. Ses bourreaux ne pourront pourtant tuer tous les fils des pauvres du monde. Ils ne pourront empêcher l'accesion à la conscience de leurs droits et de leur force de tous les pauvres du monde.

Frédérica MONTSENY.

AU FOU ! (1)

Il est à constater que des débiles mentaux se trouvent dans les différentes catégories d'humains. Il n'y a pas que les simples d'esprit qui ne savent réfléchir, il y a aussi des intellectuels qui, se prétendant scientifiques, sont atteints de débilité mentale. Tel, me semble-t-il, le docteur Hermann Muller, professeur à l'Université d'Indiana et prix Nobel 1946 pour la physiologie et la médecine.

Certes, ce monsieur est en drôle de compagnie, plutôt mauvaise : celle de ces savants qui l'application de leurs découvertes se faisant, sont loin de contribuer à l'épanouissement et, partant, au bonheur de l'humanité, mais plutôt à la destruction de cette dernière.

L'utilisation des bombes atomiques en a été et ne peut en être qu'un exemple frappant.

Donc, ce M. Muller, en précision des dégâts causés par les engins nucléaires, prétend régénérer l'humanité en conservant précieusement de la semence humaine mise confortablement à l'abri. C'est une nouvelle relatée dans la presse du 30 août 1961.

Ne serait-il pas plus normal que les destructions, qui se profilent à l'horizon, ne se réalisent pas et que les savants, sachant à quoi s'en tenir — il y en a un certain nombre — luttent contre et fassent comprendre la stupidité de telles destructions?

Et puis, quelles seront les femmes, en parfait état, capables de recevoir cette semence humaine dûment conservée? Cette soi-disant reproduction démontre déjà un brin de folie, mais, selon mon point de vue, il y a pire; le docteur Muller estime que les prélèvements de ces semences doivent s'opérer sur les meilleurs spécimens d'hommes du moment, tels les astronautes et les soldats.

Je ne sais si l'on peut considérer les astronautes comme des êtres supérieurs pour la reproduction et s'ils sont en nombre considérable? Quant aux militaires, je ne puis admettre (et je dois être en nombreuse compagnie à ce sujet) que leur reproduction puisse être recommandée. Ne sont-ce pas les militaires qui, dans les guerres, sont les principaux responsables des destructions humaines? Et lorsque le docteur Hermann Muller affirme qu'une telle fécondation (?) engendrera l'âge d'or et que les enfants de cette descendance auront **bonté d'âme, bonne humeur, talent musical, don de la répartie, bosse du calcul, courage, endurance,** etc., je me demande, selon les lois de l'hérédité — en supposant qu'elles soient exactes — d'où peut-il le sortir?

Quoi qu'il en soit, nos appréciations ne peuvent découler que des constatations qu'il nous est loisible de faire. Il est très difficile d'admettre que des hommes dont l'emploi spécifique est la destruction puissent contribuer à l'établissement de milieux harmonieux; tout au contraire, il ne faut donc pas hésiter à faire remarquer et comprendre leur nuisibilité. Cette dernière n'attend même pas, pour se manifester, que des temps de guerre virtuelle existent; le journal du même jour qui m'a fait connaître la folie du docteur Muller m'apprend la nouvelle suivante :

« Un avion militaire en manœuvre — donc préparant la future guerre (commentaires de l'auteur) — dans les Alpes accroche et rompt, dans la Vallée-Blanche, un câble sur lequel évoluaient des bennes transportant des passagers. Coût : six morts. »

Que peut-on donc attendre de la mesure préconisée par le biologiste Hermann Muller ? Si encore des psychiatres pouvaient se trouver pour soigner et guérir une telle folie!

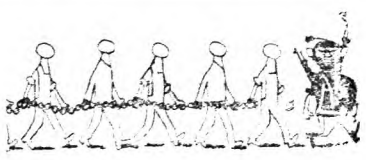
Car cette folie contribue au bourrage de crânes que certains humains admettent et dont les conséquences ne peuvent être que néfastes pour la plus grande partie de l'humanité.

Que ceux qui risquent d'être les futures victimes, prennent garde et agissent en conséquence.

Edouard BRUNET.

(1) Cet article qui n'avait pas encore été publié, malgré le temps passé, son contenu restant actuel, a été écrit début septembre 1961 pour commenter une nouvelle diffusée dans la presse quotidienne du 30 août 1961.

E. B.



Journal imprimé sur les presses de la SOCIETE GENERALE D'IMPRESSION (Coopérative Ouvrière de Production) *Ateliers :* 61, rue des Amidonniers
Téléphone : 22-89-73
TOULOUSE

Directeur-Gérant : A. TURMO